

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Sur le dogme de la Trinité : monothéisme, christianisme, Eglise
 Un roman poétique : « Sarn »
 La conspiration des paniers percés et les puissances européennes
 Le scandale d'« Esther »
 A propos du « Danube-Adriatique »
 Ite ad Thomam
 « Pour l'unité de l'Eglise »
 « Ame, ma belle âme... »

Comte Gonzague de Reynold
 Jean Valschaerts
 A. De Ridder
 Paul Cazin
 Comte Perovsky
 Paul Halfants
 Dom Gommaire Laporta, O. S. B.
 Jean Maxence

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos de don Quichotte, Mgr J. Schyrgens. — Belgique. — France.

La Semaine

« Tenace sophisme... » En lisant les deux pages écrites sous ce titre dans le numéro de la *Terre wallonne* reçu cette semaine, nous nous sommes demandé si, peut-être, nous aussi, nous n'en étions pas coupable ou victime...

Citons la *Terre wallonne* :

« Vous l'avez lu, ou entendu vingt fois.

» Parce que la Belgique est, par vocation et par tempérament, pacifique, toute activité contre la guerre ou pour l'entente internationale doit être considérée comme une agitation sans objet et même dangereuse.

» On l'a répété à propos de la semaine de la S. D. N. »

Respirons! Non, dans ce que nous avons écrit ici, le 14 novembre, nul trace du « tenace sophisme ». Tout au plus l'expression d'un agacement dont nous ne pouvons nous défendre à la vue de certaines manifestations organisées en Belgique contre la guerre et qui semblent parfois vouloir viser des Belges partisans de la guerre! Comme si tous les Belges ne désiraient pas ardemment la paix! Mais ce que nous craignons c'est que ceux qui, chez nous, s'adonnent au pacifisme, puisqu'il n'y a pas de militaristes à combattre, n'énervent de quelque façon les préoccupations légitimes et nécessaires de la défense nationale.

La *Terre wallonne* a tout à fait raison quand elle écrit : « C'est dès aujourd'hui qu'il faut organiser la paix, afin de la mettre à l'abri des entreprises de gouvernements criminels ou d'états-majors imbéciles. Or la S. D. N. a jeté les bases d'un système juridique capable de substituer au *Faustrecht* des solutions de droit si, aux forces morales considérables, elle joint l'appareil de coercition dont elle doit pouvoir disposer ».

Seulement voilà, ce n'est pas encore demain que la S. D. N. jouira de cet « appareil de coercition ». Demandez-le pour elle, mais sans oublier qu'elle ne l'a toujours pas.

Oui, « la S. D. N. sera ce que les peuples la feront », mais tout est dans ce pluriel. Et si la Belgique n'est pas dispensée de l'effort à faire pour obtenir que soient confiées à la S. D. N. « les armes économiques, financières et militaires qui feront respecter ses décisions », ne faut-il pas reconnaître, pourtant, qu'il est plus facile d'obtenir des Belges cet effort-là, qu'un effort de défense militaire efficace contre les dangers d'une invasion nouvelle?

Oui, encore, il importe de créer en Europe, et donc aussi chez nous, une opinion publique puissante, réprouvant la guerre comme un crime et qu'une agression armée ferait se soulever d'indignation, mais à la condition de ne pas prendre ses désirs pour la réalité et de ne pas négliger, en attendant, de prévoir qu'il faudra peut-être subir une nouvelle fois cette guerre que l'on repousse.

La *Terre wallonne* nous permettra de lui dire que « le vaste et puissant complot contre la guerre » qu'elle préconise et « dans lequel les masses seraient engagées au point d'enseigner la prudence aux gouvernements », est une entreprise fort louable si sa poursuite

ne fait pas perdre de vue le vaste et puissant complot allemand pour la guerre. Pourquoi notre confrère ne dit-il pas un mot, pas un seul, du devoir qui incombe à la Belgique de faire les sacrifices qu'impose la défense de ses frontières? Sans cet oubli, nous eussions pu approuver toutes ses réflexions et terminer comme lui, par la question : Qui oserait prétendre que la Belgique ne puisse, en cette matière (*mouvement contre la guerre*) rien faire d'utile?

* * *

Le Conseil général du Parti ouvrier belge a, sans doute, voulu corriger la déplorable impression qu'avaient faite, dans le pays, les discours antimilitaristes prononcés le mois dernier au Congrès socialiste. Le « patron » est rentré de Chine et a repris la direction de la manœuvre. On le sent bien. Même le citoyen de Brouckère, qui n'y avait pas été par quatre chemins en novembre, fit une courbe rentrante.

« Le jour où l'Allemagne pourra se réarmer, s'écria-t-il, il n'y aura plus aucune sécurité en Europe. Et l'Allemagne pourra se réarmer si nous ne cessons pas de violer l'article 8 du Traité de Versailles qui nous impose le désarmement. » Et si l'Allemagne est déjà réarmée? Toute la question est là. D'excellents juges affirment et démontrent que l'Allemagne a créé la plus puissante armée qui soit. M. de Brouckère assure, lui, que personne n'en sait rien, même en Allemagne!! Question essentielle pourtant et qui domine tout le problème du désarmement. Il faudra bien que l'on arrive à savoir... et de préférence autrement que par une... leçon de choses!...

En attendant, le citoyen de Brouckère réagit contre l'antimilitarisme simpliste du « pas un sou pour de nouvelles dépenses militaires ». Citons :

« Devant les menaces de guerre, la masse ne raisonne pas, elle s'affole. Les uns crient : Bas les armes! Les autres veulent s'armer jusqu'aux dents. Nous ne devons approuver ni les uns ni les autres. »

Bravo, citoyen, car il n'y a qu'à souscrire à vos paroles qui rendent, tout de même, un autre son que celles prononcées par vous il y a quelques semaines. Vous rentrez de Genève et sans doute y aurez-vous appris que l'idéal et la réalité sont choses fort différentes souvent...

* * *

M. Vandervelde a été plus net encore. Ayant senti que des congrès comme celui de novembre risquaient fort de faire accuser le P. O. B. de n'être plus un parti de gouvernement, le « patron » a vigoureusement remis à leur place tous les Spaak du parti.

« Notre action pour le désarmement doit se faire dans le sens du désarmement général et non dans celui du désarmement pur

et simple qui serait contraire au principe de la défense nationale que le P. O. B. a toujours affirmé.

« Si demain la Belgique était envahie sans y avoir aucune responsabilité, tout le monde se dresserait pour la défendre comme en 1914, même ceux qui auraient été condamnés pour antimilitarisme. »

Il faut donc mettre la Belgique en état de défense. D'accord sur le but, restent les moyens. Et là on peut être excellent patriote, et prêt à faire de grands sacrifices pour d'utiles préparatifs militaires et ne pas dire *amen* à tout ce que nous content les généraux. Comme nous le disait dernièrement un ami bien placé pour savoir : « le tort des militaires professionnels est de ne jamais préparer la prochaine guerre, mais de préparer toujours la guerre passée ». Ils s'hypnotisent sur le dessein de réaliser maintenant ce qui eût dû être notre système défensif, pour être parfait... en 1914. Personne n'avait prévu la guerre des tranchées, la grosse artillerie, les avions. « Tout a dû être improvisé — ajoutait notre ami — l'uniforme du soldat, son ravitaillement, sa protection, son armement. Si Dieu nous envoie encore la fléau de la guerre, il en sera sans doute encore de même. On nous dit que l'Allemagne s'est réarmée et que le système qui lui fut imposé par les vainqueurs est précisément la forme, génialement combinée, de l'armée idéale de la prochaine guerre. Foch, Douglas Haig et Pershing ont ainsi réservé à l'ennemi ce fabuleux présent, après les millions de sacrifices humains qui avaient servi à l'achèvement de leurs études!... »

La dernière remarque pour être d'une ironie amère et d'un caustique très dur, n'est, hélas, que trop vraie! Si l'armée de métier du Reich menace la paix européenne à qui la faute, la très grande faute?

Mais si certains discours prononcés au Conseil général du P. O. B. marquent une réaction, la résolution votée paraît nettement les contredire :

« Le Conseil général considérant que les projets de nouvelles dépenses militaires du cabinet Jaspas sont en contradiction formelle avec les engagements internationaux de la Belgique... »

Pourquoi M. Vandervelde n'a-t-il pas expliqué ce qu'il fallait faire pour assurer la défense de la Belgique? « Pas les fortifications proposées, plus aptes à compromettre notre sécurité qu'à l'assurer. » Entendu, mais puisqu'il faut envisager une invasion possible, que faire? Les guerres techniques modernes exigent une longue et minutieuse préparation si l'on veut opposer à l'agresseur autre chose que des poitrines.

Que faut-il faire, citoyen?

Nous avons promis de revenir sur le beau discours de M. Jaspas au Sénat. Commençons par féliciter très sincèrement M. le Premier Ministre pour certains passages dont les *Annales* nous ont apporté le texte complet :

« La question linguistique, chez nous, est une question fondamentale, qui touche au peuple tout entier, et l'on voit bien, par la situation des différents partis politiques, combien elle dépasse l'activité politique ordinaire. La vérité est que sa solution dépend de la nation elle-même, que notre rôle est de faciliter, d'y conduire, de ne pas entraver le succès et non pas de vouloir la résoudre simplement, par quelques discussions parlementaires ou même par des projets de lois, si bien conçus soient-ils. »

« Pour la première fois, nous avons proposé au Parlement un ensemble de dispositions tendant à donner au conflit linguistique une solution, basée non point, comme cela a parfois été le cas dans le passé, sur un régime de concessions que l'on croyait faire à une partie du pays et que l'on demandait à l'autre partie du pays, mais basée sur la volonté d'établir, après nous être pénétrés

de la réalité et de la profondeur des revendications flamandes, un régime de justice pour les Flamands. »

« Il est, dans la question linguistique, deux attitudes : l'une consiste à chercher à faire droit aux revendications légitimes des Flamands sans blesser les Wallons, qui ont aussi certaines demandes à formuler, dont il convient de tenir compte. Ce système est celui que le gouvernement a considéré comme devant être le sien. Cette attitude fut difficile à prendre pour certains de ses membres qui reviennent de loin; difficile à prendre pour ceux qui, autrefois, n'ont pas compris exactement de quelle manière le problème se posait, mais qui n'ont pas hésité à faire litière de ce passé dans l'intérêt des Flamands et dans l'intérêt du pays, parce qu'ils veulent que, dans une Belgique heureuse, la Flandre puisse heureusement prospérer. Le respect de sa culture, aujourd'hui en pleine évolution et en pleine prospérité, le respect des revendications légitimes de ses enfants d'être jugés, administrés et instruits dans leur langue, tout cela est à l'ordre du jour d'un gouvernement qui a pour chef le député d'un arrondissement qui n'est pas flamand. »

Mais après avoir applaudi, sans réserves, à ces passages et avoir accordé à ce chef du gouvernement, comme il le demande, « le bénéfice de la bonne foi, de l'honnêteté et de la bonne volonté », oserons-nous dire, en toute simplicité, uniquement préoccupé des intérêts d'une Patrie qui nous est infiniment chère, que l'ensemble de son discours ne nous permet pas encore de penser que M. Jaspas ait conscience du rôle historique qu'il pourrait jouer? Que M. le Premier Ministre veuille bien nous pardonner notre audace, mais nous ne pouvons nous empêcher de nous demander s'il se rend un compte exact, non pas de la tactique des nationalistes (politique du sel sur la plaie pour la maintenir ouverte), mais de la mentalité de la jeunesse intellectuelle flamande, égarée, c'est entendu et nous n'avons cessé de le dire, mais que l'on ne ramènera pas en accablant ses mauvais bergers et en plaidant, pour soi, la bonne foi, l'honnêteté et la bonne volonté. Il faut plus. Il faudrait une grande politique constructive... Question de psychologie et question de gouvernement.

M. Jaspas a stigmatisé les menées frontistes, et il a bien fait. Mais la gravité des circonstances nous commande de dire bien haut que les menées frontistes ne viennent qu'en deuxième ligne dans l'empoisonnement de l'atmosphère actuelle. Elles sont beaucoup plus un résultat qu'une cause. Ce qu'il faut combattre, c'est moins le nationalisme, que tout ce qui permet à ce dernier d'exercer une influence. Si la jeunesse intellectuelle flamande s'écarte de la Belgique, la faute en est, avant tout, à cette Belgique officielle qui lui est apparue, et qui lui apparaît trop encore, comme opposée à ses aspirations... Pourquoi? Voilà le point névralgique.

Qu'importent M. Van Dieren et ses pareils! Allez au peuple flamand, sachez gagner son cœur, et le frontisme aura vécu. Sinon il s'étendra encore. Car il faut croire M. Van Dieren quand il déclare qu'il est, lui, comparé à la jeunesse qu'il représente un modéré! C'est vrai... « Si vous aviez vu clair, a-t-il dit au Sénat si le gouvernement avait réalisé le programme minimum après la guerre, nous, nationalistes flamands, nous ne serions pas ici. Votre entêtement et votre aveuglement font que, s'il devait y avoir en ce moment des élections nouvelles, notre parti revierait renforcé à la Chambre et au Sénat. » Nous sommes fort loin de partager les convictions politiques du sénateur frontiste, mais aux paroles que nous venons de rapporter, il n'y a qu'à souscrire. Elles sont vraies.

Dans une belle envolée oratoire, M. Jaspas s'est écrié :

« Pour détruire cette patrie à laquelle nous sommes si attachés

il importe de persuader cette jeunesse que toutes les mesures prises par le gouvernement sont dictées par le désir de nuire à la Flandre, au lieu de lui venir en aide. Si une erreur est commise dans l'un ou l'autre domaine, on l'exagère, on retourne le fer dans la plaie, on répand, par la voie de certains journaux, une propagande infâme, tout ce que l'on peut trouver de méchancetés, d'exagérations, de malveillances et de calomnies, de manière que la Belgique soit considérée comme un bourreau vis-à-vis d'une partie de ses nationaux. Lorsqu'une mesure est prise, quelle qu'elle soit, elle est détournée de son objet, elle est représentée d'une manière inexacte, elle est caricaturée et, une fois de plus, cette jeunesse, imprégnée de ces mauvaises lectures, se croit trompée. S'il se produit un incident malheureux dans le pays, explicable par les passions ainsi soulevées; si une parole dangereuse est prononcée par l'un ou l'autre personnage; si une autorité belge applique mal une disposition, on ne cherche pas à l'excuser, on ne se contente pas de la rappeler à l'ordre et de lui dire, avec la bonté que commande la charité chrétienne, qui devrait être à la base de cette action : voici comment il faut agir. Loin de là : on la dépeint comme étant l'artisan de ce trouble et du mal qui en résulte; on exagère l'action commise, on en fait état chaque jour, sans trêve, dans toutes les propagandes comme dans tous les discours, en cachant bien soigneusement tout l'effort généreux qui a été fait. »

... Oui, tout cela est vrai et très bien dit, et pourtant tout cela ne donne pas une idée vraie de la situation... Celle-ci est allée en s'aggravant chaque jour depuis douze ans, malgré « la bonne foi, l'honnêteté et la bonne volonté ». Et la situation est telle, actuellement, qu'il ne faut pas attendre des extrémistes une politique autre que celle dont se plaint avec raison M. Jaspas. On a laissé aller les choses trop loin. Rien d'étonnant à ce qu'elles se soient envenimées à ce point. Le nationalisme augmente sa néfaste emprise, l'antibelgicisme ne cesse de gagner du terrain, parce que les gouvernements successifs se sont trompés. Affirmer en ce moment qu'on s'est trompé ne suffit plus. Il faut des actes et il faut s'attendre à ce que ces actes soient reçus dans une atmosphère hostile. On a fait tant de promesses et les Flamands ont été tellement bernés!

Dixmude est venu confirmer, presque de façon tragique, cette vérité que « la bonne foi, l'honnêteté et la bonne volonté » n'ont pas suffi à empêcher « ces malheureux et tragiques incidents — nous citons M. Jaspas — que nous aurions voulu à tout prix éviter ». Si le chef du gouvernement s'était trouvé là avec le Souverain et les autorités religieuses et civiles pour honorer les Flamands morts pour la Belgique et leur Roi, il n'y eut pas eu d'incidents...

Que de cas similaires ne pourrait-on pas citer?...

* * *

Est-il admissible, par exemple, que tant de bons patriotes soient encore aussi ignorants de la gravité de notre problème intérieur? Si M. Van Dieren avait voulu parodier M. le Premier ministre, il eût pu aisément sortir une tirade éloquent sur les déformations systématiques que fait subir la presse d'expression française aux moindres incidents de la vie flamande. Oui ou non, mouvement flamand est-il toujours synonyme, pour des centaines de milliers, sinon des millions de bons Belges, d'antibelgicisme, d'activisme et de trahison?

Ah! puissent les belles lettres de M. Elie Baussart dans la *Terre wallonne* ouvrir les yeux à beaucoup! Nous publions aujourd'hui les deux dernières. Si ces idées-là font tâche d'huile en Wallonie, et rapidement, « il y a du bon », comme disent les moricauds!...

M. Jaspas avait décidé de parler au Sénat « pour éclairer cette partie du pays que l'on égare sur les réalités ». Certes, la jeunesse

flamande est égarée, mais — et nous éprouvons le besoin d'une précaution oratoire, certain de heurter pas mal de nos lecteurs... — cette jeunesse, pourtant, se trompe moins sur la Belgique, que Bruxellois, Wallons et « minoritaires » ne se trompent sur la Flandre et sur la jeunesse flamande... Oh! ne vous récriez pas! Il s'agit d'un *fait*, et pas d'une opinion. Et comment nous défendre de l'impression que, de ce *fait-là*, le beau discours de M. Jaspas apporte une preuve nouvelle, beaucoup plus par ce qu'il n'a pas dit, que par tout ce qu'il a dit de parfaitement vrai, et avec quelle belle éloquence...

* * *
« Le Vatican contre l'idée de patrie » : manchette de l'éditorial de l'*Indépendance* du dimanche 7 courant. « Le Vatican, y est-il affirmé, a condamné l'idée de patrie, dans certains pays tout au moins, dans les pays où elle pourrait être une entrave à l'expansion du germanisme épaulé, ce n'est pas d'aujourd'hui, par la politique romaine. S'il n'a pas publié sa bulle (*sic*) sur le nationalisme annoncée jadis à grand fracas (?), c'est qu'elle eût comporté, en toute justice, une condamnation de certains nationalismes que Rome entend défendre et encourager, tels l'hitlérisme et le fascisme. Le Vatican agit avec plus de précaution : sa doctrine n'est pas unique, elle est ondoyante et multiplie, disant noir ici, blanc là, selon les besoins de sa politique. »

Laissons là le germanisme épaulé, l'encouragement à l'hitlérisme et au fascisme, la doctrine ondoyante et multiple, pour demander à l'auteur anonyme de ces divagations de justifier son titre provocateur et insultant : *La Vatican contre l'idée de patrie*. Et pour nous en tenir à la Belgique, défions l'*Indépendance* de prouver que « des ordres supérieurs contraignent l'évêque (belge) à un silence qui atteste que les protestataires, *Revue catholique* et *Rappel*, sont dans l'erreur lorsqu'ils condamnent l'antimilitarisme de la revue flamande (*Hooger Leven*) et que celle-ci est dans la vérité émanant des directions de Rome ».

Et c'est le doyen des journaux belges (100^e année!) qui ne craint pas d'imprimer de pareilles bourdes en éditorial!

* * *

Détachons encore du même éditorial le passage que voici :

La *Documentation catholique*, éditée à Paris par la maison de la Bonne Presse, a publié récemment un article intitulé : « Défense aux missionnaires de lier la religion aux intérêts de leur patrie », dans lequel on peut lire ces phrases effarantes : « En fait, ces déclarations pontificales désavouent ouvertement toutes les harangues par lesquelles on pense faire de la bonne réclame pour les missionnaires en les présentant comme les meilleurs agents d'influence nationale à l'étranger. Ceux qui soutiennent pareille thèse font grand tort aux missionnaires en croyant les servir. »

Nous croyions naïvement que l'aide aux missions, dont naguère encore nous signalions ici l'activité — ce qui nous valut même une lettre insolente d'une trépidante douairière qui nous reprocha d'avoir omis la publication d'un appel à la bourse de nos lecteurs! — servait les intérêts nationaux, soit de France, soit de Belgique, selon le cas. Il nous faut croire à présent qu'il n'en est rien. Le missionnaire doit oublier sa patrie qui lui facilite sa tâche, il doit la renier pour servir seule la religion... en attendant des ordres plus clairs de Rome!

Le journaliste de l'*Indépendance* ne craint pas d'agiter un problème dont il paraît tout ignorer.

Les missionnaires sont des hommes qui ont consenti de grands et lourds sacrifices pour s'en aller convertir à la doctrine du Christ les peuples assis à l'ombre de la mort. Cette doctrine du Christ enseigne les devoirs envers Dieu et envers le prochain. Le patriotisme est de ceux-ci. Les païens convertis par les missionnaires peuvent et doivent rester de bons citoyens, conserver et développer les caractères des races, des peuples et des nations auxquels ils appartiennent. Le missionnaire, lui, s'il ne renonce pas à aimer sa patrie, renonce à servir directement les intérêts de cette patrie ayant accepté de n'être plus qu'un apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les plus généreux, même, les plus « missionnaires » s'appliquent à épouser tous les intérêts de ceux qu'ils évangélistent. Héroïsme rare, parce qu'il a quelque chose de vraiment surhumain. Les P. Lebbe seront toujours l'exception.

Longtemps une certaine propagande bien intentionnée mais maladroite mettait trop l'accent sur les services rendus par les missionnaires à leur Patrie d'origine. Propagande maladroite, disons-nous, car elle créait un obstacle à l'action proprement religieuse du missionnaire dans lequel les païens ne voyaient pas seulement le ministre d'une religion universelle, mais l'agent d'influence d'une politique nationale particulière. Il y eut même de pénibles et regrettables conflits...

Non, le missionnaire ne doit pas renier sa patrie — et le sectaire de l'Indépendance ne laisse parler que son anticatholicisme — le missionnaire ne doit pas l'oublier, mais il doit s'abstenir avec grand soin, surtout en ces temps de nationalismes susceptibles et exaspérés, de tout ce qui pourrait faire croire qu'il poursuit autre chose que l'œuvre d'évangélisation à laquelle il s'est librement consacrée. Le Christ est venu sauver tous les hommes, sans distinction de couleur de peau ou de forme d'yeux. L'Eglise est universelle. Il est donc essentiel qu'elle s'applique à faire comprendre aux peuples qu'ils peuvent aller au Christ en restant totalement eux-mêmes. Et voilà pourquoi Rome exige des missionnaires qu'ils ne servent pas directement leurs intérêts nationaux propres, mais les intérêts nationaux des peuples parmi lesquels ils sont envoyés. Voilà pourquoi Rome désire voir éclore partout un clergé indigène travaillant sous la conduite d'évêques indigènes, preuve péremptoire celle-là, que le catholicisme n'est solidaire d'aucune influence politique européenne et peut, et doit informer toute vie nationale.

* * *
Crise ministérielle en France. En moyenne, pendant la III^e République, un gouvernement n'a pas tenu neuf mois... Régime essentiellement instable. Pour un ministère, durer est une tare et une cause de faiblesse. Comment gouverner dans ces conditions?

Le ministère Tardieu avait trop duré!... Et puis il n'était pas assez à gauche, entendez : sectaire. Comme l'a déclaré au Sénat M. Bienvenu-Martin, président de la gauche démocratique (oh! la piperie des mots!) il y avait « antinomie constatée entre la politique du gouvernement et les principes essentiels de la doctrine républicaine. Preuve : la présence dans le gouvernement de deux membres appartenant à une association ennemie de l'enseignement laïque « cette pierre angulaire de l'Etat républicain »...

Il semble bien que ce soit la franc-maçonnerie qui ait fait tomber M. Tardieu, cette franc-maçonnerie qui n'a cessé de dominer le régime. Le directeur de l'Ordre, M. Buré, l'ayant affirmé, un écrivain de gauche, M. Pierre Dominique, a commenté comme suit

J'ai voulu citer l'ensemble du propos sans rien discuter des affirmations de Buré pour souligner l'importance qu'un groupe de quarante à cinquante mille hommes, parfaitement organisé, peut avoir dans la République.

Déjà Maurras avait souligné l'importance de ce « vieux parti républicain » où dominaient les maçons et qui, jadis, avait joué le rôle de souverain. Buré, après lui, reprend la thèse. Souvenons-nous que la Russie est gouvernée non par Staline, mais un « parti ».

Notez d'ailleurs que je parle très librement de la chose, n'ayant jamais été et n'étant pas maçon.

Conclusion : une République ne peut être gouvernée que par un « parti ».

* * *
Nous avons dit, il y a huit jours, ce que nous pensions de l'éditorial quotidien du Temps. Qu'on n'aille pas en conclure, toutefois, que le plus important journal de la République française soit tout entier de cette teinte! Il publie — entre autres choses fort intéressantes — toutes les semaines, en première page, des *Opinions de province*, où on peut lire presque chaque fois la plus féroce critique d'un régime dont le Temps vit et dont il est le plus grand organe de presse!...

Que dites-vous de ceci par exemple (*Temps* du 10 décembre) :

Il n'est qu'un moyen (pour mettre fin à la gabegie démocratique) : la refonte totale du parlementarisme, la limitation des pouvoirs du Parlement, particulièrement en matière financière, ainsi qu'elle est établie en Angleterre, un des rares pays où tiennent encore le système, tandis qu'ailleurs, partout où le Parlement, comme en France, s'est arrogé tous les droits, tranchons le mot : la dictature, il a succombé ou agonise sous ses propres excès. Aucun régime n'a autant que le régime démocratique besoin pour vivre d'un minutieux agencement de tous les pouvoirs, de leur séparation, de leur équilibre, de freins puissants et bien réglés. Toute notre machinerie politique est d'une grossièreté primitive et barbare. Si nos parlementaires

qui pour la plupart ne sont pas moralement pires que les autres citoyens, ne sont pas toujours vertueux dans l'exercice de leurs fonctions, la cause, en est dans les vices de la machine beaucoup plus qu'en leurs propres vices

Le *Provincial* se trompe sur l'Angleterre qui n'a connu qu'un Parlement aristocratique, actuellement en pleine décadence d'ailleurs. Mais comme il a raison de prétendre que la démocratie politique est une institution qui corrompt! Institution incurable, pensons-nous. Une *refonte totale* aboutirait à un changement de nature. Et voilà pourquoi ce n'est pas dans la ligne de la démocratie politique que surgira un jour, en France comme ailleurs, la réaction salutaire, mais contre elle, à rebrousse poils. Puisse, le scandale Oustric. — ministres vendus!... — hâter l'heure de la délivrance!...

* * *
Il devait fatalement se produire, le conflit qui vient d'éclater entre Radio catholique belge et Radio Belgique. Au nom d'on ne sait trop quels principes, Radio Belgique prétend censurer toutes les communications faites par Radio catholique belge. Et Mgr Picard se vit défendre, cette semaine, de commenter, du point de vue catholique, la crise ministérielle française. Il lui fut défendu de dénoncer le caractère anticlérical de la manœuvre qui fit tomber M. Tardieu et de revendiquer pour l'Eglise le droit commun. Défense aussi de protester contre la phrase par laquelle Mussoïni avait eu l'air de nier les atrocités allemandes en Belgique. Qui, en dernier ressort, juge à Radio Belgique? De quel droit? Que de fois des confédérés de Radio Belgique n'ont-ils pas émis des opinions inacceptables pour des catholiques? Pourquoi les socialistes ont-ils pu radiodiffuser un jour, par Radio Belgique, les propos anticatholiques d'un député socialiste hollandais?

Quand, il y a quelques semaines, nous fûmes invités par Radio catholique belge à parler pendant quelques minutes de l'apostolat intellectuel, nous dûmes donc soumettre notre texte à la censure de Radio Belgique. Nous nous inclinâmes. Notre texte nous revint avec prière d'en supprimer un mot.

Nous avions écrit :

« L'époque actuelle souffre donc de la tête. Même les fils de la Lumière, en respirant quotidiennement une atmosphère toute chargée des poisons du naturalisme, du rousseauisme, du libéralisme et du matérialisme surtout, en arrivent, inconsciemment, à subir leur milieu. »

Nous étions aimablement prié de supprimer le mot : *libéralisme*. Notre censeur, un libéral sans doute, ne se doutait probablement pas que le mot libéralisme, à côté d'un sens politique belge, a aussi un sens philosophique universel, et que c'était dans ce sens-là que nous l'avions employé. Cette petite expérience nous fit entrevoir comme inévitable le conflit qui vient d'éclater. Mais qui donc répondra à notre question : Radio Belgique censure Radio catholique belge; mais qui censure Radio Belgique? Est-ce encore une fois le règne du dangereux sophisme qui considère la neutralité comme une accolade supérieure qui grouperait, sous elle, les différentes convictions politiques ou religieuses? Comme si la neutralité n'était pas une simple conviction, elle aussi, contradictoire dans les termes d'ailleurs, et donc impossible.

* * *
« L'anticléricalisme », *sui generis* cela va sans dire, dont nous nous sommes déclarés les partisans il y a huit jours, ne doit pas nous faire accepter un rôle de dupes, ajouts-nous. On raconte que le nouveau monopole d'Etat des émissions par T. S. F. ne donne pas aux catholiques la part à laquelle ils ont droit. Voilà qui nous promet encore une « neutralité » discutable dans une institution qui intéresse tous les citoyens. On verra bien. L'action catholique dispose, en ce moment, d'une telle puissance en Belgique, que si le nouveau monopole d'Etat devait, ou nuire aux intérêts catholiques, ou ne pas leur accorder une égalité de traitement avec les autres intérêts, M. le Ministre responsable peut s'attendre à un beau tapage!

Sur le dogme de la Trinité : monothéisme, christianisme, église

Le principe d'unité qui est au centre de l'univers, de la vie, de la civilisation, c'est Dieu. Le dogme de la sainte Trinité.

* * *

La conception catholique de Dieu est toute rayonnante d'intelligence, de magnificence, de majesté. Que nous sommes loin du panthéisme qui diffuse Dieu dans l'univers et le perd dans le devenir! Que nous sommes loin de cette « religion de l'amour » qui laisse le champ libre à toutes les fantaisies individuelles, à toutes les confusions sentimentales! L'une d'ailleurs est l'aboutissement de l'autre. Toutes deux ont pour conséquence de détruire la pensée, la morale, la vie sociale. Toutes deux ouvrent la cage aux bêtes féroces : les parties les plus inférieures de l'être; car, si Dieu est dans tout, si mes instincts le découvrent plus sûrement que ma raison, si les élans amoureux de mon cœur proviennent de lui et conduisent à lui, pourquoi réagir? pourquoi me contraindre? pourquoi même penser? Oh! ces vers dangereux de Lamartine :

*Insensé le mortel qui pense!
Toute pensée est une erreur!*

... Où donc allons-nous tous?

*A Toi, grand Tout! dont l'astre est la pâle étincelle,
... Vaste Océan de l'Etre où tout va s'engloutir!*

Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle

* * *

Toutes les formes, de plus en plus imprécises, du romantisme, toutes les sectes qui pullulent sur la Réforme vidée de sa substance chrétienne; toutes les doctrines — si l'on peut les appeler doctrines — imaginées par le sentiment ou par la libre interprétation des Ecritures; tous les systèmes philosophiques construits sur l'intuition, la négation de l'intelligence, comme sur des nuées que le moindre souffle déchire, n'aboutissent qu'à l'anarchie dans les idées et par conséquent dans la morale, qu'à dissocier la pensée et par conséquent l'univers, qu'à tout confondre, à tout niveler, par conséquent à nous faire choir de l'agnosticisme dans la matière. Seule, la doctrine catholique remplit entièrement le vide immense que nous sentons entre nous et l'absolu; seule, par sa conception, rationnelle et vivante à la fois, de Dieu, elle sauve l'intelligence humaine et maintient la synthèse universelle. Avec elle, nous habitons une cathédrale; sans elle, nous ne faisons que camper dans le sable au milieu des ruines, où des tronçons de colonne et des débris de portique attestent les cités que nous avons laissé crouler, les temples dont nous avons démolé les autels. Et les soirs rouges saignent sur cette décadence. Et la nuit spirituelle qui tombe lentement sur ce que nous appelons notre civilisation moderne, efface peu à peu les chemins. Mais l'Eglise nous maintient dans la lumière; de chacun de nous à Dieu, elle ouvre une voie d'or. La civilisation catholique n'est point une ruine, un désert, un chaos : sa figure est une pyramide dont chaque face converge vers la pointe, : Dieu.

* * *

Il y a, sur le dogme de la Trinité, une page, chargée de doctrine, de Léon XIII (1), et qu'il faudrait pouvoir citer dans le texte, car

Léon XIII fut le dernier des grands écrivains latins : « Ce mystère, dit le pape souverain, était voilé dans l'Ancien Testament, et c'est pour le manifester plus clairement que Dieu lui-même est descendu du séjour des anges vers les hommes : « Jamais personne n'a vu » Dieu; le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, l'a » révélé lui-même (1). » Donc quiconque écrit ou parle sur la Trinité, doit avoir devant les yeux le sage conseil du Docteur angélique : « Lorsque nous parlons de la Trinité, il faut de la prudence et » de la réserve, parce que, comme dit saint Augustin, il n'y a pas » de sujet où l'erreur soit plus dangereuse, les investigations plus » laborieuses, ni les découvertes plus fructueuses » (2). Le danger, dans la foi et dans le culte, est de confondre entre elles les personnes divines ou de diviser leur nature unique ; car « la foi catholique » vénère un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité ». Aussi, Innocent XII, Notre prédécesseur, refusa-t-il absolument, malgré de vives instances, d'autoriser une fête spéciale en l'honneur du Père. Que s'il on fête en particulier les mystères du Verbe incarné, il n'existe aucune fête honorant uniquement la nature divine du Verbe, et les solennités de la Pentecôte elles-mêmes ont été établies dès les premiers temps, non en vue d'honorer exclusivement le Saint-Esprit pour lui-même, mais pour rappeler sa descente, c'est-à-dire sa mission extérieure.

» Tout cela a été sagement décidé, afin que la distinction des personnes n'entraînât pas une distinction dans l'essence divine. En outre, pour maintenir ses enfants dans l'intégrité de la foi, l'Eglise a institué une fête de la sainte Trinité, rendue ensuite obligatoire par Jean XXII; elle permit de dédier à la Trinité des autels et des églises, et, après une manifestation de la volonté divine, elle approuva un ordre religieux fondé pour la délivrance des captifs, voué à la Trinité, dont il porte le nom. Les preuves abondent à ce sujet.

» En effet, le culte rendu aux habitants des cieux, aux anges, à la Vierge-Mère, au Christ, rejallit finalement sur la Trinité elle-même.

» Dans les prières adressées à l'une des trois personnes, on fait mention des autres; dans les litanies, une invocation commune accompagne l'invocation adressée séparément à chacune des trois personnes. Dans les psaumes et les hymnes, la même louange est adressée au Père et au Fils et au Saint-Esprit; les bénédictions, les cérémonies rituelles, les sacrements, sont accompagnés ou suivis d'une prière à la sainte Trinité. Ces pratiques nous avaient déjà conseillés depuis longtemps par l'Apôtre : « Car tout est de » lui, par lui et en lui; gloire à lui dans les siècles (3) ». Ces paroles signifiaient d'une part la trinité des personnes, et d'autre part affirmaient l'unité de nature.

» Celle-ci étant la même pour chaque personne, on doit également à chacun, comme à un seul et même Dieu, la gloire éternelle due à la majesté divine. Saint Augustin, citant ce témoignage, ajoute : « Il ne faut pas prendre dans un sens vague ces mots de » l'Apôtre *De lui-même, par lui-même et en lui-même*; il dit de » lui-même à cause du Père, *par lui-même* à cause du Fils, *en » lui-même* à cause du Saint-Esprit (4) ». C'est avec beaucoup d'à-propos qu'on attribue habituellement au Père les œuvres divines où éclate la puissance, au Fils celles où brille la sagesse, au Saint-Esprit celles où domine l'amour.

» Non que toutes les perfections et toutes les œuvres extérieures ne soient communes aux personnes divines. En effet, « les œuvres

(1) SAINT JEAN, I, 18.

(2) *Somme théologique*, I, q. XXXI, art. 2. — De la Trinité, I, 3.

(3) *Rom.*, XI, 36.

(4) *De la Trinité*, I, VI, 10; t. I, 6.

(1) Enc, *Divinum illud munus*, 9 mai 1897.

» de la Trinité sont indivisibles comme l'essence de la Trinité elle-même (1) », parce que « l'action des trois personnes divines est aussi inséparable que leur essence (2) ». Mais parce que, — en vertu d'une certaine comparaison, et, pour ainsi dire, d'une affinité entre les œuvres et les propriétés des personnes, telle œuvre est attribuée ou, comme on dit, « appropriée », à telle personne plutôt qu'à telle autre, — « les similitudes d'impressions et d'images fournies par les créatures nous servent pour représenter les personnes divines, il en est de même de leurs attributs essentiels; cette manifestation des personnes par leurs attributs essentiels s'appelle appropriation (3) ». Il s'ensuit que le Père, « principe de toute divinité (4) », est en même temps la cause créatrice de l'université des êtres, de l'incarnation du Verbe et de la sanctification des âmes : « De lui sont toutes choses »; l'Apôtre dit « de lui » à cause du Père.

» Le Fils, Verbe, image de Dieu, est en même temps la cause exemplaire que reflètent toutes choses dans leur forme et leur beauté, leur ordre et leur harmonie; il est pour nous la voie, la vérité, la vie, le réconciliateur de l'homme avec Dieu : par lui sont toutes choses; l'Apôtre dit « par lui » à cause du Fils. Le Saint-Esprit est la cause finale de tous les êtres, parce que, de même que la volonté et généralement toute chose se repose en sa fin, ainsi l'Esprit-Saint, qui est la bonté divine et l'amour naturel du Père et du Fils, complète et achève par une impulsion forte et douce les opérations secrètes qui ont pour résultat final le salut éternel de l'homme : « en lui sont toutes choses »; l'Apôtre dit « en lui » à cause du Saint-Esprit ».

* * *

Lorsque, durant un office solennel, le chant grégorien du *Credo* s'élève; lorsqu'il monte d'un coup à la hauteur d'un arc de Triomphe roman dont il est l'exacte transposition musicale, — cinte posé sur deux immenses colonnes, — c'est l'affirmation qui retentit, de ces rapports mystiques et métaphysiques entre la Trinité sainte et la société humaine. Les fidèles qui remplissent la nef et qui, selon la tradition, devraient toujours chanter avec le chœur, et chanter debout, c'est l'humanité organisée socialement et politiquement : la *multitudo* des scholastiques, c'est l'humanité qui se lève devant Dieu, à son appel, comme le peuple devant son roi, l'armée devant son chef victorieux, ayant à sa tête son conducteur et son interprète : le prêtre à l'autel, — sacrificateur, mais aussi théologien, le juge, celui qui dit la doctrine, et le droit qui découle de la doctrine.

Nous avons dit que la civilisation catholique est théocentrique. Son image n'est point le fleuve qui s'écoule, venant on ne sait d'où pour aller on ne sait où, comme le *Styben* des panthéistes allemands ou l'évolution créatrice, mais des cercles tournant autour d'un centre immobile, éblouissant dans sa propre lumière de gloire :

*O luce eterna, che sola in te sidi,
Sola l'intendi, et da te intelletta,
Ed intendente te ami et arridi!* (5)

» L'éternité, a dit Boèce, est une vie immuable, sans commencement ni fin, qui se possède elle-même parfaitement et toute à la fois » : la civilisation catholique est un moyen, pour l'homme et pour la société, de se réabsorber dans cet absolu. « Unis ton cœur à l'éternité de Dieu, et tu seras éternel; unis-toi à l'éternité de Dieu, attends avec lui les événements qui se passent au-dessous de toi » : ces paroles de saint Augustin, l'Eglise ne cesse de les adresser, et à la société, et à l'homme. Le *nunc fluens* — qui est complexe — doit les conduire l'une et l'autre au *nunc stans*, — qui est un.

* * *

Revenons à cette parole de Léon XIII : « C'est avec beaucoup d'à-propos qu'on attribue habituellement au Père les œuvres divines où éclate la puissance, au Fils, celles où brille la sagesse, au Saint-Esprit, celles où domine l'amour. » Est-il interdit de chercher à discerner l'action de Dieu, en trois personnes, à travers les

civilisations humaines? D'y voir Dieu poussant le monde, malgré les hommes, vers sa fin, et lui faisant décrire cet orbe qui le ramène à son principe? A notre époque où la superstition du fait et la peur d'interpréter le fait d'une manière surnaturelle, ont tellement matérialisé l'histoire, il est bon de se placer à un point de vue mystique, et de rappeler le vieux proverbe : « L'homme s'agit et Dieu le mène. » La Providence n'est-elle pas, en définitive, pour le catholique, le sens unique à donner au mot de progrès?

Au commencement, Dieu ne révèle guère aux hommes que sa face terrible de Père, avec toute sa puissance créatrice. C'est le Père qui impose l'arche aux épaulés, parfois rebelles, de la nation juive. La mission historique d'Israël c'est, — dans cette arche dont il ne voit et ne connaît que le revêtement d'or, dont il ne sent que le poids — c'est de transporter à travers l'histoire ancienne le monothéisme, les vérités révélées; c'est de produire quelques grands inspirés par la bouche desquels Dieu fait entendre ses menaces, sa promesse et sa loi. Eux, ils n'ont pas assez de génie pour construire quelque chose de leur propre cerveau comme de leurs propres mains. Ils ont reçu la loi comme un fardeau; mais, laissés à eux-mêmes, ils n'ont été capables que de la matérialiser et compliquer par leurs commentaires. Jamais ils n'ont été capables non plus d'édifier eux-mêmes leur temple. Ils sont à la fois bavards et rêveurs, coupeurs de cheveux en quatre et souffleurs de nuées, utopistes et calculateurs. Mais ils possèdent une sensibilité, une imagination de musiciens et de poètes. Même établis dans la terre promise, ils seront toujours, au moins par l'esprit, des descendants de pasteurs, des instables, des errants, des nomades : toujours ce caractère de peuple qui va dans l'histoire en portant quelque chose de sacré. Quand le fardeau sera déposé au lieu de sa destination, on congédiera les porteurs. Alors, ils se disperseront sans avoir connu autrement que par l'enveloppe ce qu'ils ont porté, mais avec l'orgueil d'avoir porté de grandes choses, la fureur d'avoir été congédiés, le besoin de vengeance, l'attente d'être une fois rappelés.

Durant toute cette époque d'histoire ancienne, le lieu de la civilisation, c'est l'Asie. L'Egypte fait partie de l'Asie; la Grèce, au début, s'y rattache. Ces civilisations asiatiques, nous les connaissons mal encore, mais nous commençons tout de même à les connaître suffisamment pour les définir : des civilisations monumentales. Le plus parfait contraste avec la civilisation juive. Celle-ci est donc celle d'une peuplade errante qui porte le monothéisme, mais ne sait rien édifier. Celles-là, au contraire, sont celles d'empires immenses, de peuples polythéistes, mais bâtisseurs de cités, édificateurs de monuments dans lesquels ils ne savent mettre que des idoles et des morts. Ils ont le génie de l'architecture. On dirait que leur mission, qu'ils ignorent, est de préparer pour les vérités révélées, que porte le peuple juif, les réceptacles dont elles auront besoin : de fait, ce seront eux, les édificateurs. Car ce seront eux qui, dans l'humanité, conserveront, développeront, transmettront l'art de bâtir des temples, des tombeaux et des cités : ce qu'il faudra aux hommes lorsqu'ils se stabiliseront et que s'organisera la chrétienté. Reprenez la *Cité antique* de Fustel de Coulanges : quelle en est la thèse fondamentale? La Cité, la société humaine se forme se construit et s'organise autour d'une idée religieuse; son germe générateur, c'est un tombeau; son centre, un temple. Les deux idées de l'immortalité et de la divinité sont les deux idées-mères de toute civilisation, de toute société humaine.

Supprimez-les : la société va se dissoudre dans l'anarchie. Obscurcissez-les, et matérialisez-les : la société va redescendre dans la barbarie. Mais cet effort de construction, ces âges d'architecture, cette évolution de la caverne primitive aux pyramides du village construit sur pilotis à Suze ou Babylone, qu'est-ce donc, sinon l'effort de l'homme tombé pour se relever de terre et pour dominer la terre, pour ordonner architecturalement la nature, pour faire œuvre créatrice?

Et voici venir, à cheval sur l'Europe et l'Asie, aux deux rivages d'une mer riche en îles, une civilisation plus humaine, plus harmonieuse et plus sage : celle de la Grèce. Avec elle, le sens de la mesure de la raison, de la beauté va s'affirmer. Mais la beauté, c'est tout jours à la mesure de l'homme et par ses mains qu'elle se réalise. L'épanouissement de l'art grec le prouve. En ce sens, ne pourrait-on pas dire qu'il y a dans la beauté antique une préparation lointaine à l'incarnation? Par la beauté, la divinité se rapproche des hommes, prenant leur mesure, s'incarnant déjà dans leur forme en se laissant approcher par la raison. Or, en poussant la raison humaine assez haut pour qu'elle n'ait plus qu'à lever la tête pour apercevoir, sinon Dieu, du moins sa splendeur, en la condui-

(1) SAINT AUGUSTIN, *De la Trinité*, I, chap. IV et V.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) SAINT THOMAS, I., Part. q. XXXIX, art. 7.

(4) SAINT AUGUSTIN, *De la Trinité*, I, IV, chap. XX.

(5) DANTE, *Paradiso*, ch. XXXIII et dernier, voir 124-26.

sant jusqu'à la conception métaphysique de Dieu, en la rendant capable de concevoir la synthèse universelle et d'ordonner intellectuellement le monde, n'y avait-il pas, dans la civilisation grecque une préparation de l'intelligence à recevoir le christianisme, une sagesse que plus tard, le christianisme utilisera ?

En même temps, Rome était fondée et formait l'empire romain, c'est-à-dire la puissance politique et juridique prédestinée à faire l'Europe, le continent qui remplacera l'Asie, celui qui, désormais sera pour le christianisme le paysage de fond : la *romanitas*.

Et ce fut l'Incarnation.

* * *

Pour le catholique, l'Incarnation marque la faite de l'histoire, comme la croix marque la faite du Golgotha. *Stat crux dum voluitor orbis*. Désormais, nous eûmes la révélation totale de Dieu, dans son unité comme dans sa vie intime, qui est le dogme de la sainte Trinité. Nous vivons de lui, Père; par lui, Fils; en lui, Esprit : créés, rachetés, aimés. Et c'est tout le sens de l'histoire.

Avons-nous assez réfléchi aux conséquences de ce dogme pour la civilisation même? Avec le Dieu unique, avec le monothéisme, avec le Père créateur, une révolution, — la plus grande, la seule en vérité, — se produit dans l'histoire, dans l'idée que l'homme se faisait de soi-même, et de la vie, et de la terre, et de l'univers. Un seul Dieu : unité de l'univers, primauté du spirituel sur le temporel, de l'intelligence sur la matière. C'est le centre de la vie qui est déplacé sur un plan supérieur; ce sont toutes les directions de l'activité humaine redressées vers ce plan, tous les buts de l'activité humaine fixés sur ce plan. C'est la création, c'est toute l'humanité dont la raison d'être est une lente, douloureuse, mais continue réabsorption en Dieu; ce sont les choses elles-mêmes qui changent de sens, et deviennent le symbole, le miroir des réalités éternelles. Mais c'est l'humanité qui se reconnaît une, soumise à la même loi, à la même morale, parce que tout entière appelée à la même fin, tout entière privilégiée de la même promesse et mue de la même espérance. Et l'homme peut, en tant qu'individu, différer de l'homme : en tant que personne, il possède la même valeur que l'homme, de l'homme il est désormais le frère. Ainsi, jusqu'alors particulariste, la civilisation devient universelle. Elle n'est plus enclose dans les cités hostiles les unes aux autres, parce que leurs dieux sont multiples, différents et rivaux. Elle n'est plus le poids matériel des empires sur les peuples vaincus, conquis, asservis. C'est le bien commun auquel tous ont droit, c'est l'ordre et la paix entre les cités, les empires et les peuples, c'est la liberté des enfants de Dieu. C'est l'*orbis terrarum*, création de Dieu, qui prend une forme morale, comme le vase prend la forme que les mains de l'artiste lui donnent, et garde encore l'empreinte de ses mains.

Pourtant, le monothéisme ne suffisait pas encore. Le Dieu unique, logiquement induit et métaphysiquement conçu, par un effort suprême de l'intelligence humaine, — Aristote, Platon, Pythagore, — c'était une entité beaucoup trop abstraite, réservée à la plus restreinte des élites, à quelques rares initiés. La révélation renfermée dans l'arche revêtue d'or, dans l'arche qui pesait aux épaules du seul Israël, c'était bien celle d'un Dieu vivant, mais combien redoutable dans sa puissance, dans sa majesté, dans sa colère! Ce Dieu s'environnait de foudres et de nuées; on entendait sa voix, mais nul ne pouvait contempler sa face sans mourir. Sa loi était la loi de la crainte. Sa créature vivait à une distance infinie de Lui, et sentait pourtant sa sévère présence, comme la terre avant le printemps, à la fonte des neiges, sent le soleil derrière les brouillards ou l'aperçoit un instant, dans les fissures d'un ciel noir. Il fallait que Dieu descendît vers les hommes, qu'il se fit homme lui-même, qu'il vécût notre vie, avec tant d'humilité, de douceurs, de souffrances, que les hommes le sentissent au-dessous d'eux, portés par lui comme un portefaix soulève un fardeau pour gravir avec ce fardeau jusqu'au sommet d'une montagne. Il fallait l'Homme-Dieu, le Verbe incarné, la promesse faite chair, pour qu'il y eût dans le monde cet immense apaisement : le christianisme.

Le christianisme : la loi d'amour s'ajoutant à la loi de crainte, la recouvrant, comme une nuée lumineuse sur une nuée obscure. Le printemps, l'été; la moisson, la vendange. Désormais, il n'y a plus de brouillard, ni de nuages; la distance entre le soleil et la terre est demeurée la même, infinie, mais les rayons du soleil sont sur toutes les choses. Désormais, c'est dans le Christ, rayon émané de Dieu, que la vie prend sa forme et sa beauté, son ordre et son harmonie. Rien n'est changé, mais il fait jour.

Dieu nous avait appris que nous étions ses créatures. Le Christ nous apprend que nous sommes ses frères à lui, les membres de son corps, et qu'il est notre tête. Il nous rend Dieu immédiat : Dieu en s'humanisant par le Verbe, restitué aux hommes la possibilité de se diviniser. « Nous ne pouvions suivre l'homme que nous avions sous les yeux, écrit saint Augustin, et il nous fallait imiter Dieu qui pour nous était invisible : afin donc de donner à l'homme un exemplaire, et un exemplaire visible, Dieu s'est fait homme. » Et il ajoute : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme fût fait Dieu ». Les hommes redevenaient les collaborateurs de Dieu : leur mission n'est-elle pas de continuer la vie du Christ par leur vie, de compléter sa passion par leurs souffrances, de poursuivre son œuvre par leurs œuvres? La vérité n'est plus au-dessus de nous : elle est au milieu de nous; l'espérance est accrue, puisque nous savons que Dieu nous aime. Ainsi, par le Christ, l'homme reprend confiance dans soi-même et dans la vie. Il reprend confiance en reprenant conscience. L'homme, après la chute, sentait le poids de son indignité; l'homme, après la Rédemption, redresse la tête, avec le sentiment de sa dignité humaine, car « Dieu, dit le même docteur, nous a montré en se faisant vraiment homme, quelle place élevée parmi les créatures occupait la nature humaine ».

C'est là, en effet, que réside la seconde révolution, celle du christianisme. Elle fait suite à la première, celle du monothéisme dont elle était la logique, la promesse. Et ses conséquences pour la vie sociale, pour la civilisation, sont telles qu'aparavant, il le faut constater, affirmer, il n'y avait ni vie sociale, ni civilisation véritables. Car l'homme n'avait pas encore pleine conscience de soi-même. L'homme craignait trop Dieu. L'homme craignait trop l'homme. Il manquait à l'homme de découvrir et d'épuiser la joie dans sa plénitude, l'amour dans sa pureté, la force d'agir et de créer dans ce qu'elle a pour lui, de surhumain. L'homme ne savait pas encore travailler pour l'homme : il savait travailler pour la famille ou la cité, pour l'empire ou la gloire, pour le pharaon, pour le peuple romain. Il savait obéir, mais savait-il servir? La notion du service, — service de l'homme et service de Dieu, service de l'homme pour Dieu, — cette notion qui a transformé toute l'activité sociale, cette notion à laquelle nous devons le moine, le chevalier, le gentilhomme et l'homme d'œuvre, auquel nous devons le citoyen et le soldat, — est une notion exclusivement chrétienne. Et c'est encore une autre notion exclusivement chrétienne, après la dignité de l'homme, que la majesté de la souffrance humaine :

J'aime la majesté des souffrances humaines...

*Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la divine et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.*

Souffrance rédemptrice, souffrance qui nous divinise, puisque, par elle, nous nous clouons sur la croix du Christ; souffrance qui est une action, non seulement une passion; souffrance qui civilise, puisqu'elle assigne à la civilisation ce but de diminuer le mal dans le monde, d'atténuer par conséquent les suites du péché originel. Les temps antiques avaient eu le héros et le juste; les temps chrétiens, les temps catholiques apportèrent au monde le saint, c'est-à-dire, par excellence, le civilisé.

* * *

Et pourtant, elles aussi, l'Incarnation, la Rédemption ne suffisaient pas encore. De même que le monothéisme les contenait et qu'elles étaient sa promesse, de même elles contenaient, elles promettaient l'Eglise. Après celle du Père, après celle du Christ, la manifestation du Saint-Esprit.

Et voici encore une leçon de Léon XIII, le début de son encyclique *Aeterni Patris* :

« Le Fils unique du Père éternel, après avoir apparu sur la terre pour apporter au genre humain le salut ainsi que la lumière de la divine sagesse, procura au monde un immense et admirable bienfait, quand, sur le point de remonter aux cieux, il enjoignit aux apôtres d'aller et d'enseigner toutes les nations, et laissa, pour commune et suprême maîtresse de tous les peuples, l'Eglise qu'il avait fondée. Car les hommes que la vérité avait délivrés,

la vérité devait les garder; et les fruits des célestes doctrines, qui ont été pour l'humanité des fruits de salut, n'eussent point été durables, si le Christ Notre-Seigneur n'avait constitué, pour instruire les esprits dans la foi, un magistère perpétuel. »

La vérité était donc descendue parmi les hommes. Mais il fallait, pour empêcher qu'elle ne s'évaporât dans les interprétations, les variations, les disputes et les oublis des hommes, construire autour d'elle une cité. Il fallait, pour que l'œuvre d'apostolat se continuât, malgré toutes les résistances des hommes, une organisation permanente. Il fallait une autorité, une hiérarchie. Il fallait l'Eglise.

L'Eglise est nécessaire à la civilisation pour y maintenir le principe spirituel qui en est désormais le ferment, pour le représenter visiblement, ce principe, dans son intégrité, sa force et sa splendeur, pour qu'il développe toutes ses conséquences, toutes ses énergies sociales. Car la civilisation humaine tend à retomber sur la terre, à se perdre en elle-même, à redescendre vers la barbarie, si elle n'est point rattachée à Dieu par une institution à la fois humaine et divine, comme le Christ fut homme et Dieu. L'unité du monde est impossible sans l'Eglise, et n'est possible que par elle.

* * *

Deux aspects de l'Eglise nous retiendront ici, deux aspects qui font peur à beaucoup parmi les non-catholiques : sa splendeur, son autorité :

Pourquoi le Christ a-t-il choisi dans l'immensité de l'univers la plus humble des planètes, et dans la plus humble des planètes la plus humble des peuples, et dans la plus humble des peuples la plus humble des familles, la plus humble des bourgades, le plus humble des berceaux? Pourquoi a-t-il choisi d'être traité et de mourir comme un criminel? Pourquoi a-t-il enfin choisi, pour continuer sa présence, la plus humble des apparences, et la manière peut-être la plus humiliante de s'incorporer à nous, un mystère qui provoquera toujours toutes les objections de la sagesse humaine, tout le scepticisme de l'orgueil humain? Toutes ces humiliations accumulées, absurdes peut-être lorsqu'on les envisage séparément, forment, réunies, une certitude. Il y a là un plan et une volonté; un plan divin et une volonté divine. Si le Christ n'avait pas été Dieu, comment expliquer la disproportion, en vérité fantastique, entre sa vie et le christianisme? Si humble que puisse être le plus grand des sages et le plus grand des justes, ce n'est jamais avec une telle continuité : l'amour-propre, l'égoïsme, le besoin, naturel à toute âme, même la plus haute, d'affirmation et de grandeur, ressortent à de certains moments de la vie, à certains angles de l'œuvre. Mais le Christ nous a donné lui-même la raison de ses humiliations et de son humilité, en se comparant au grain de blé qu'on enfouit dans la boue, qu'on oublie, que tout le monde foule, et d'où sort plus tard le pain des hommes. La même disproportion existe entre le Christ qui s'est humilié jusqu'au point de s'anéantir, et l'Eglise catholique, apostolique et romaine, qui exerce sur les esprits et sur les âmes une souveraineté impériale, décorée de toutes les splendeurs de son art, de sa liturgie, de sa hiérarchie. Ce contraste est aux yeux des non-catholiques, des protestants surtout, presque un scandale : ils y voient le preuve que l'Eglise est une œuvre humaine, une déviation du christianisme. Il leur semble qu'elle a renié le Christ et sa parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». A nos yeux, en revanche, c'est une preuve encore, une preuve de plus, que l'Eglise est sortie du Christ, comme du grain l'immense champ de blé, tout éclatant de soleil, entre la majesté des chênes. Parce que, plus un homme est sage, humble, saint; plus un homme est capable de souffrir pour ses idées, de se sacrifier pour son œuvre, plus il se dépouille de tout et de soi-même pour suivre sa vocation, pour obéir à une volonté supérieure, plus alors son œuvre sortira de terre et s'élèvera, aux yeux de ceux qui ont méprisé ou méconnu l'auteur, avec tout l'éclat, tout le prestige, toute la puissance dont cet homme s'était volontairement dépouillé durant sa vie. Or le Christ fut plus qu'un homme : un Dieu agissant sous une forme humaine. Il a donc tout poussé à l'extrême : l'humiliation de sa personne, l'exaltation de son âme. Ce Christ qui marchait pieds nus sur les cailloux des chemins, à la face duquel la canaille des corps de garde et des cuisines, comme dit Baudelaire, a lancé toutes ses injures et tous ses crachats, portait déjà en lui, exprimait en ses paroles claires cette Eglise couronnée d'or, et qui devait être couronnée d'or, puisqu'il était, lui, couronné

d'épines. Sa reychanche, pour m'exprimer humainement, allait être sa transfiguration de toute son ignominie par l'Eglise, et la splendeur dont l'Eglise devait entourer toute son obscurité. Songez que, cette croix, cette couronne d'épines, cette robe de fou, ces clous énormes et rouillés de sang, cette éponge trempée dans du fiel au bout d'un bâton, tous ces instruments, toute cette Passion allait être l'inspiratrice, — inspiration jamais épuisée, — des chants les plus sacrés qui pussent sortir de bouches humaines, des temples les plus magnifiques qui fussent édiflés par les mains humaines, des plus imposantes cérémonies et des gestes les plus magnifiques. Songez que de ces paroles évangéliques allaient germer la *philosophia perennis*, cette synthèse, embrassant, expliquant tout l'univers, de l'intelligence et de la foi. De cette dernière plaie, ouverte au flanc du Christ par la lance du centurion, toute l'Eglise descend vers les hommes; ainsi le porche de la cathédrale s'ouvre au son des cloches pour laisser descendre vers la ville la procession de la Fête-Dieu :

*Vexilla regis prodeunt,
Surget crucis mysterium.*

* * *

Ce qui effraie tant de bons esprits et tant d'âmes religieuses que par ailleurs le catholicisme attire, c'est précisément le mot d'unité. Ils n'y voient que les dogmes et que l'autorité pontificale. Ils n'y voient point cet élément essentiel : la diversité, la liberté, car les deux mots sont les deux aspects de la même chose. En définitive, l'Eglise n'est instituée que pour le salut des âmes, ce qui est sa fin quant aux individus, — et que pour la paix, ce qui est sa fin quant à la société. Mais le salut des âmes implique le respect des personnes, comme la paix exige le respect des peuples. Seulement, tout cela doit être construit, et non laissé aux caprices individuels ou bien à l'égoïsme des peuples. Il faut toujours en revenir à ce principe : la paix est un ordre. Mais l'ordre est la conséquence pratique d'une vérité. A son tour, cette vérité ne peut être maintenue que par une autorité. Or, plus haut vous situez cette vérité, et par conséquent cette autorité, plus vous laissez d'autodétermination aux individus, comme aux collectivités, parce que vous leur laissez plus d'espace. Regardez simplement autour de vous : rien n'est plus tyrannique, en effet, qu'une doctrine politique dépourvue de principe spirituel. Voyez le bolchevisme, considérez la pauvreté intellectuelle, le matérialisme brutal dont il est issu, et d'autre part son intransigeance sectaire, la discipline de caporal ou de bourreau qu'il impose à ses adhérents, la manière dont il opprime ses adversaires. Voyez aussi le sectarisme et l'étroitesse de la doctrine socialiste, radicale et anticléricale dans certains pays. Elevez-vous encore de quelques degrés, jusques à d'autres doctrines dont les principes intellectuels sont évidemment très supérieurs, et vous constaterez aussi leur tendance à comprimer les libertés personnelles, les groupes sociaux, les minorités ethniques ou linguistiques. Il suit de là que le principe d'autorité, dont nous savons qu'il est nécessaire, pèse plus lourdement sur les hommes dans l'ordre politique ou social que dans l'ordre intellectuel, et dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre spirituel. Et nous en concluons que l'autorité religieuse est un allègement des contraintes souvent si dures que les autorités politiques infligent aux libertés personnelles et à celles des groupes sociaux. L'Eglise est la seule autorité qui puisse interpellier, aujourd'hui, les gouvernements, et les rappeler à leurs devoirs. Pourquoi? Parce que, nécessairement intransigeante quant au petit nombre de grandes vérités dont elle a le dépôt, l'Eglise est la gardienne du droit et de la morale qui sont les seuls garants des libertés véritables et légitimes, et pour les individus, et pour les groupes sociaux, et pour les nations. Elle est supérieure à la Société des Nations : celle-ci n'est qu'internationale, l'Eglise est seule supra-nationale. Enfin, l'Eglise possède ce que ni les Etats, ni toutes les autres autorités ne possèdent par eux-mêmes, comme une vertu qui lui est propre : la charité. Car, cette charité qui adoucit tous les mouvements et qui fait tout vivre dans son ordre et à sa place, c'est de l'Eglise uniquement qu'ils la peuvent recevoir, puisqu'elle en a le dépôt de Dieu, avec la présence réelle du Christ et l'assistance du Saint-Esprit. L'Eglise : Pentecôte continuée.

* * *

L'Eglise catholique, apostolique et romaine, — ce n'est pas seulement le temple, la basilique, la cathédrale édifée autour de la Présence réelle, du porche à l'abside et de la crypte à la flèche, entre la terre et le ciel.

L'Eglise, c'est encore une cité : une cité complète, infinie et vivante ; c'est Jérusalem autour de son temple, c'est Rome autour de sa basilique ; c'est la République chrétienne autour de sa cathédrale, selon sa multitude et sa hiérarchie : tout le quartier humain de la Cité de Dieu.

Cependant que les cités des hommes passent et s'effacent comme des images dans les ténèbres, et fussent-elles construites avec la majesté des montagnes ou la magnificence du firmament, n'ont pas plus de durée ni de consistance qu'un amas de nuages à l'horizon ; la Cité de Dieu, toujours identique à soi-même, a ses fondements, dans l'immuable et ses assises dans l'absolu.

Les cités des hommes, eussent-elles des lois dictées par les oracles et gravées par la sagesse sur de l'airain, ne laissent jamais après elles que des débris ; mais la Cité de Dieu, par les avenues qu'elle ouvre à l'ascension des âmes, relie à l'infini l'espace, et le temps à l'éternité.

Sa figure est la pyramide à trois faces, érigée avec des pierres vivantes dont le ciment est la charité ; d'étage en étage, de la base qui est l'Eglise militante au sommet qui est l'Eglise triomphante, la foi fait converger ces trois figures vers la pointe qui est Dieu.

Ainsi l'Eglise est tour à tour pour les hommes un objet de crainte et d'amour, elle les oblige à se contredire à son propos ; elle les attire, elle les repousse comme une puissance surgie du mystère pour le règne, mais aussi pour la lutte et pour la souffrance, à Dieu par elle, car elle a pour mission de préparer la réintégration du monde et des âmes dans la Divinité.

L'Eglise est une cité forte où commande la Vérité : or, les hommes ont peur de la Vérité ; ils passent leur vie à la chercher, mais ils craignent de la découvrir et, quand ils l'aperçoivent, tout à coup, à l'horizon, alors ils reculent et se cachent dans leurs cavernes ; à leurs yeux accoutumés au crépuscule, elle apparaît belle et terrible comme une armée rangée en bataille devant ses tentes et ses parois, avec ses étendards et ses trompettes d'or.

L'Eglise est une cité forte, édifée au sommet de la montagne : c'est pourquoi elle reçoit la première, chaque matin, toute lumière du soleil ; de sa montagne d'où nous vient le secours, elle domine l'étendue des plaines, elle voit la source et l'embouchure de tous les fleuves, elle est la protectrice des libres vallées, le phare des navires sur la mer.

L'Eglise n'est point venue pour détruire, mais pour accomplir. C'est l'*alme Sapience* qui répond à toutes les questions qu'on lui pose, et dont les mystères eux-mêmes rayonnent de clarté ; la Sagesse née avant les temps, alors que les ténèbres s'étendaient encore sur la vacuité ; c'est la fille du Verbe qui lui a mis le globe de la terre dans les mains, afin qu'elle achève de le pétrir.

Quand le Verbe s'est fait chair, elle s'est faite humaine. Elle a, comme Lui, choisi l'Orient pour berceau : c'est pourquoi son âme est contemplative, c'est pourquoi le temps ne compte point pour elle, c'est pourquoi elle ne se hâte jamais.

Cependant la sagesse antique a instruit son adolescence, lui a donné le sens de la mesure et l'amour de la clarté : elle sait maintenant qu'il faut qu'elle soit belle, puisqu'elle porte la Vérité.

Alors, elle entre dans Rome, par la voie Apienne, marchant entre les tombeaux. Rome, après l'avoir longtemps cachée dans ses catacombes, l'a fait asseoir sur les collines impériales et lui a donné l'empire du monde, avec la loi.

Elle connaît les hommes et les peuples, elle est la mère qui les a conçus et nourris, qu'ils ont trahis, qu'ils ont calomniés, qu'ils ont crucifiés. Mais elle ouvre sur eux son manteau de grâce, afin qu'ils soient un avec elle, comme elle est une avec son Dieu.

GONZAGUE DE REYNOLD.
Professeur à l'Université de Berne.
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

Un roman poétique : " Sarn "

Telle est la vogue du roman depuis que tout le monde sait lire, que l'essayiste-né comme Anatole France, ou le moraliste comme M. Paul Bourget, ou le mémorialiste comme Marcel Proust ont dû, pour atteindre le grand public, adopter la forme romanesque. Si c'est un bien, nous n'avons pas le loisir de l'examiner aujourd'hui. Nous pensons plutôt que c'est un mal. Mais les choses sont ainsi et ce ne sont pas nos plaintes ou nos regrets qui y changeront rien.

Des poètes mêmes ont abandonné le vers qui est la forme habituelle que toutes les littératures, et dans tous les temps, ont donnée au sentiment poétique pour mettre celui-ci dans le cadre du récit romanesque. On le peut voir en Angleterre par exemple, au moins autant qu'en France et c'est précisément un grand roman anglais, un grand roman poétique, qui nous suggère ces réflexions.

On a beaucoup parlé dans les journaux et dans les revues, ces derniers temps, de ce livre de Mary Webb, que M^{me} M.-T. Guérite et M. Jacques de Lacretelle ont traduit en français. Avec la matière remarquablement riche de *Sarn*, Mary Webb eût pu faire quelques recueils de poésie au moins aussi aisément qu'elle en a fait un roman. Elle a cédé à la mode. Ce n'est pas du reste tout à fait sans profit pour nous qui y gagnons, à la bien lire, d'éclaircir quelques problèmes d'esthétique.

* * *

Puisque roman il y a, nous ne pouvons échapper à la règle de résumer l'histoire qu'il raconte. C'est une affreuse histoire, une accablante série de faits-divers tragiques. Mais cela n'a guère d'importance.

Gédéon Sarn est devenu, subitement et très jeune encore, le chef de l'exploitation agricole de sa famille. Au cours d'une « scène » que lui faisait son père, il a bousculé le vieux fermier et celui-ci a été emporté, en quelques minutes, par la congestion. Le jeune homme veut s'enrichir promptement, épouser la jolie fille d'un original qui passe pour sorcier et s'installer avec sa femme dans une gentilhommière qu'il convoite. Rêve étrange, obsédant, impérieux auquel il intéresse sa sœur, Prue Sarn, qui nous raconte elle-même l'aventure.

Mais Beguildy, le sorcier, ne veut point de Gédéon pour gendre. Et comme Jancis, sa fille, est quand même venue rejoindre son fiancé et que les noces s'apprentent, le feu est mis, un soir, à la récolte — on devine par quelles mains — et la fortune des Sarn flambe en quelques heures.

La tragédie maintenant va se précipiter. Gédéon, plus âpre au gain que jamais et lassé par la vieillesse de sa mère, fait empoisonner la vieille femme. Ensuite comme il repousse la fille de celui qui l'a ruiné, la malheureuse qui est devenue mère se noie avec son enfant. Enfin, Gédéon lui-même poursuivi par tant de sinistres souvenirs se jette dans l'étang où Jancis est allée chercher la mort.

Ce n'est évidemment pas de cette succession de faits-divers misérables qu'il faut attendre la poésie. Mais il y a l'âme de la narratrice. Prue Sarn est une fille de pauvre apparence, défigurée par un bec de lièvre. Son infirmité, la défiance qu'elle inspire aux paysans superstitieux de son entourage, la quasi-certitude où elle est de n'être jamais distinguée, jamais aimée, quelques dons singuliers aussi, la font vivre dans un monde intérieur d'où elle tire d'incroyables et magnifiques rêveries. C'est la lumière de ce livre par ailleurs si sombre.

La nature et l'homme, l'univers sensible et le monde mystérieux de l'âme, tout prend dans la solitude et la méditation de

Prue des couleurs inconnues, une fraîcheur de création, un accent neuf et, à la lettre, inouï. Et comme la jeune fille attend malgré tout l'amour, il lui vient, avec tous les caractères de l'extase, sous la forme du tisserand Kester...

Nous croyons bien que nous avons dit l'essentiel de ce récit, mais ce n'est pas l'essentiel du livre.

* * *

Ce roman est un roman de qualité. Il est difficile de le tenir pour un grand roman. La « crédibilité » est certaine; on y éprouve, ce qui est rare, le sentiment de la durée; les personnages sont fortement caractérisés. Mais enfin, ils leur manquent cette puissance de vie dont disposent pour nous halluciner, pour nous suivre comme les souvenirs du monde réel et de nos expériences, les hommes et les femmes d'un Balzac par exemple ou d'un Tolstoï.

Le grand personnage de *Sarn*, c'est la nature, c'est le monde, au sens le plus large et le plus profond de ce mot — le monde tel que Mary Webb l'a senti, l'a deviné. Ce livre, c'est la première ébauche d'un long poème lyrique.

Encore une fois, ce n'est pas le moment de déplorer la confusion des genres qui sévit aujourd'hui dans l'art littéraire. Utilisons plutôt cette erreur pour tirer au clair quelques notions que les professeurs d'esthétique, faute d'exemples toujours heureusement choisis, obscurcissent sans beaucoup de scrupule.

On a dit que la poésie c'est l'art d'exprimer les rapports des êtres et des choses et encore que l'essence de la poésie résidait dans un sentiment continu des correspondances secrètes que les esprits comblés par les muses providentielles découvrent entre les objets de nos divers sens, les formes, les couleurs, les sons et les parfums, entre les phénomènes de l'univers physique et ceux du monde moral, ou entre les aspects de la nature et les fonctions de l'humanité. Mais ces rapports ne sont pas évidents; au contraire, ils sont secrets, difficilement accessibles et ils échappent à l'analyse de la commune raison. Ils nous font toucher ainsi le mystère du monde. Tel est le domaine de la poésie.

Le grand dessein de Mary Webb a été très certainement de pénétrer dans ce domaine. Elle cherche, elle pressent et puis, d'un trait, elle atteint ces correspondances mystérieuses que nous venons de dire et, par la possession de sa langue et du métier d'écrivain, elle réussit à les évoquer, nous permettant de vérifier lumineusement les propos des esthéticiens et des critiques. Ce n'est pas un petit service qu'elle nous rend-là.

Par exemple, elle décrit l'incendie des meules et elle dit :

« Il en sera de même, sans doute, quand le monde brûlera, le dernier jour. Il continuera peut-être de rouler comme d'habitude, mais ce ne sera plus une douce chose dans les nuées, une jolie boule colorée par les mers bleues et les montagnes vertes. Ce sera un monde rongé de feu comme l'est une pomme envahie par les guêpes, vide et léger, et sans plus d'importance. »

Elle dit :

« C'était un homme fort, ce qui parfois veut dire peu porté à la bonté; car pour être bon, il faut souvent se détourner de son chemin. Aussi, quand on me parle de tel grand homme ou de tel autre, je me dis : « S'il a trouvé le temps de monter si haut, qui a été privé de joie pour sa gloire? Sur combien de vieillards et d'enfants les roues de son coche ont-elles passé? A quelles noces sa chanson a-t-elle manqué, et ses larmes, à quels affligés? »

Ce n'est souvent qu'un trait, mais qui, par l'association, trouve son prolongement dans un domaine différent, comme dans le texte que l'on va voir, où du plan des sentiments humains nous passons à celui de la pure observation matérielle.

« ... J'aimais vraiment mes semblables et j'aurais chèrement désiré être aimée d'eux; j'éprouvais un sentiment d'amitié pour les fermiers, pour les hobereaux, pour l'aubergiste et sa femme; ils faisaient partie de mon congé, de Lullingferd, de ce vaste monde qui avait pris mon cœur dans sa main, comme un enfant tient un petit oiseau, effrayé et réconforté à la fois d'être tenu ainsi. »

L'écrivain qui est capable de marquer des traits pareils est, on en conviendra, de grande race. Et comme ils sont trop beaux, trop pénétrants pour que l'on risque d'être indiscret en les multipliant, citons celui-ci encore :

« Prue vient de participer à un combat sanglant entre Kester et un chien et elle a égorgé la bête pour sauver celui qu'elle aime :

« Tout était environné d'un beau soleil doré comme sont les abeilles dans leur gâteau de miel et l'air bleu, l'eau brune, la prairie verte faisaient un ensemble si joli que je ne voulais pas croire que le sang put couler par une si belle journée. Je me demandais parfois si le temps était beau et clair sur le Golgotha quand Marie leva les yeux sur la croix, si un petit oiseau chantait et si les abeilles étaient affairées dans le trèfle. Oui, je crois que le temps était aussi limpide et aussi brillant que du verre, car aucune amertume ne manqua à cette coupe, et est-il rien de plus amer que d'assister à la cruauté des hommes par un beau matin plein de grâces? »

Le grand poète qui est capable de nouer ainsi à l'incident de la vie quotidienne, l'évocation des plus émouvantes, des plus tragiques ou des plus divines aventures!

* * *

Et comme Mary Webb nous montre par des associations imprévues ce que c'est en somme que la poésie, elle nous rend sensible ce qui fait la beauté d'une œuvre d'art, en détachant, avec un bonheur que nous rencontrons rarement, le trait caractéristique. Elle le choisit de manière saisissante. Le vieux Sarn, bousculé par Gédéon, est étendu, sans connaissance, mortellement frappé et il souffle, puis il râle.

« L'affreux ronflement, écrit-elle, continuait et semblait engloutir tous les autres bruits. Ils s'éteignaient comme des chandelles dans le vent. On n'entendait plus le balancier de l'horloge, ni le ronronnement du chat, ni le grésillement du lard, ni le bourdonnement des abeilles sur la fenêtre... »

« Bientôt le ronflement devint un râle horrible à entendre, et peu après, il s'arrêta. Il y eut alors un silence effrayant comme si la terre fut devenue muette... Nous pleurâmes longtemps, mère et moi, et lorsque nous n'eûmes plus une larme, les petits bruits se firent entendre de nouveau — le battement de l'horloge, les morceaux de braise tombant du feu, le chat respirant dans son sommeil. »

Même procédé, en raccourci, quand Mary Webb raconte l'enterrement :

« ... On entendit la bière, on la posa sur les tréteaux, et au milieu de la pesante respiration des porteurs, on entendit les paroles d'espérance :

Je suis la résurrection et la vie

Elles firent l'effet d'une pluie paisible après la sécheresse. »

Peut-on mieux évoquer le silence : « au milieu de la pesante respiration des porteurs! »

* * *

Le danger que l'on court à mettre ainsi la poésie dans le roman, quand on est, comme Mary Webb, une romancière en quelque

sorte professionnelle, c'est de ne pouvoir entretenir longtemps une si hardie confusion des genres littéraires et d'épuiser, si l'on peut dire, ses propres ressources.

La sagesse alors, c'est d'écrire peu, de ne laisser que quelques œuvres de choix et de se taire, de s'en aller avant de tomber dans la virtuosité.

Mary Webb s'en est allée en 1927. Elle est entrée dans ce monde du mystère qu'elle avait si remarquablement pressenti. Elle n'avait que trente-six ans quand elle est morte, nous dit Jacques de Lacretelle.

JEAN VALSCHAERTS.

La Conspiration des paniers percés et les puissances européennes⁽¹⁾

La royauté belge pouvait donc se croire en face d'un danger venant de l'extérieur en même temps que d'un danger intérieur. En outre, des troubles, sans importance d'ailleurs, provoqués à Gand (2) et des articles des journaux de nature à amener des perturbations politiques ou sociales vinrent augmenter les craintes conçues à la Cour de Bruxelles (3).

La reine Louise-Marie s'en ouvrit à Louis-Philippe. Elle lui écrivit, le 9 novembre une lettre que le roi des Français reçut au moment où il présidait un conseil des ministres. Le Souverain et ses conseillers décidèrent immédiatement la concentration à Lille, sous le commandement du général Corbiveau, de vingt mille hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. L'exécution suivit immédiatement la décision. Les troupes concentrées avaient ordre de ne pas mettre le pied sur le sol belge avant d'en avoir reçu de Paris l'ordre formel et avant que le roi Léopold, convaincu de l'insuffisance de ses moyens, aurait fait demander officiellement à Louis-Philippe sa coopération (4).

Le jour même où la résolution fut prise, le 9, une lettre du département français des Affaires étrangères en prévint le marquis de Rumigny. Cette lettre expliquait la mesure prise en disant que Léopold I^{er} avait fait part à Louis-Philippe, par une voie confidentielle, des raisons qu'il avait de redouter, surtout dans les Flandres et parmi les populations industrielles, des tentatives de

conspirations plus graves encore que le complot militaire et de se douter sur la possibilité de les réprimer efficacement par ses seules forces. Selon M. Guizot, le Roi aurait exprimé le désir d'obtenir, le cas échéant, des secours français (1).

Le marquis de Rumigny reçut cette dépêche le 11. Il en accusa immédiatement réception en ajoutant : « Personne n'est instruit ici de la mesure à laquelle le gouvernement du Roi a consenti à se prêter. Il est à désirer que cela demeure secret » (2).

La chose ne demeura pas secrète. Elle fut annoncée au public par un article de l'*Echo du Nord* que reproduisirent les journaux belges du 13 novembre. Le ministère des Affaires étrangères français ne donna à ce sujet aucun avis au comte Le Hon, ministre de Belgique à Paris. Le marquis de Rumigny avait observé le même silence vis-à-vis de la Cour et du Cabinet de Bruxelles.

Cette nouvelle mit aussitôt en émoi les ministres de Prusse et d'Autriche accrédités près de Léopold I^{er}. La France allait-elle recommencer la politique de la campagne des Dix-Jours et, sans s'être mise d'accord avec les autres puissances garantes de notre neutralité, assumer le rôle de seule protectrice de l'indépendance de la Belgique (1)?

Interrogés officieusement d'abord par le baron d'Arnim, ministre de Prusse, Nothomb, ministre de l'Intérieur, le comte de Briey, ministre des Affaires étrangères, et M. van Praet, ministre, de la maison du Roi, affirmèrent à leur interlocuteur, de la manière la plus formelle, leur ignorance complète de la concentration en question, venue à leur connaissance, comme à celle de tout le public, par la seule voie des journaux.

Trouvant cette affaire très grave, le baron d'Arnim et le comte de Dietrichstein crurent devoir, dès le 15, faire une démarche officielle près du comte de Briey. Ils allèrent lui demander si le Cabinet français avait donné au cabinet de Bruxelles avis préalable de la formation d'un corps d'observation sur la frontière belge et, dans la négative, si des explications seraient demandées au gouvernement français.

M. de Briey répéta ce qu'il avait dit une première fois au baron d'Arnim, c'est-à-dire que lui et ses collègues étaient restés dans une complète ignorance des intentions du roi Louis-Philippe; qu'aucun avis ni direct ni indirect de ces intentions ne leur était parvenu. Le roi Léopold n'en avait pas même été informé personnellement par son beau-père, crut-il pouvoir assurer. Quant à la seconde question, le comte de Briey ne voulut pas y donner une réponse avant d'en avoir délibéré avec les autres ministres belges.

« Nous crûmes toutefois, écrit le comte de Dietrichstein dans une dépêche à Metternich du 16 novembre, devoir rendre Son Excellence attentive combien il était étrange de voir une puissance se permettre une démarche de cette nature envers une autre puissance indépendante voisine sans que celle-ci ne lui en ait adressé la demande et même avant d'avoir reçu de sa part un avis préalable. Nous ne cachâmes ni au ministre, ni à d'autres personnes haut placées et influentes, le mauvais effet que cet événement produirait à l'extérieur et en Allemagne surtout, où les idées que la Belgique était sous le patronage exclusif de la France allaient prendre une nouvelle consistance et ébranler la conviction dans l'assiette politique que le nouvel Etat venait de prendre depuis quelque temps aux yeux de l'Europe. »

Le lendemain matin, seconde visite conjointe des deux diplomates germaniques au comte de Briey.

La concentration des troupes françaises, leur affirma à nouveau le ministre, n'avait non seulement pas été provoquée par le gouvernement belge, mais encore, comme il l'avait déjà déclaré, elle lui était restée complètement ignorée. Le Roi lui-même n'en avait eu aucune connaissance. Le roi Louis-Philippe, ajouta le comte de Briey, ayant reçu la nouvelle d'une émeute survenue à Gand le 9, « dans sa sollicitude pour son Auguste gendre, avait pris spontanément, le 11, la résolution d'envoyer des troupes vers les frontières belges ».

Le comte de Briey se refusa à éclairer ses interlocuteurs sur les démarches projetées par le Cabinet de Bruxelles soit pour demander

(1) Idem.

(2) M. de Rumigny à M. Guizot, 11 novembre 1841. *Idem*.

(3) « Le ministre d'Autriche (à La Haye) a témoigné hautement ce matin qu'il ne pouvait comprendre en pleine paix une démonstration pareille sur la frontière d'un pays neutre comme la Belgique, que la Prusse devrait en faire autant, etc., etc. ». Le prince de Chimay, ministre de Belgique à La Haye, au comte de Briey, 19 novembre 1841. *Archives du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles*, Pays-Bas, t. IV, pièce n° 98.

(1) Voir la *Revue* des 28 novembre et 5 décembre 1930.

(2) L'agitation qui s'est manifestée dans la soirée du 8 à Gand, écrivait, le 11 novembre, le marquis de Rumigny à M. Guizot, a été tout à fait sans importance. Ce ne sont pas même des ouvriers qui y ont pris part, mais des polissons des rues qui ont fait des exploits dignes d'eux en ôtant des pavés, brisant des réverbères et volant des boutiques de pain d'épice et de confitures. Ce n'est qu'une méchante espièglerie dont la police avait pris trop ombre. *Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris*. Belgique, 1841-1842, octobre à mars.

(3) Le marquis de Rumigny était d'avis que le roi Léopold s'exagérait la gravité de la situation. Le 11 novembre, dans une dépêche que nous avons déjà citée, il écrivait à M. Guizot :

« Le Roi me paraît très frappé, depuis la découverte du complot, de la gravité des choses. Si je ne me trompe pas, peut-être s'exagère-t-il cette gravité. Le mal n'est certainement pas tel qu'il lui est représenté. Il faut que les mêmes personnes qui lui ont caché la vérité aient depuis créé un fantôme de peur à ses yeux. Ma conviction est qu'il n'y a rien à craindre du côté de la Hollande. Quant à l'intérieur, l'essai que l'on a fait et la manière dont la population active, la classe moyenne et la classe secondaire se sont montrées lorsqu'on a parlé d'une révolte orangiste doivent assurer qu'elles ne laisseraient pas faire impunément. Ce qu'il faut donc est de sortir d'un système d'incertitude et de l'indécision de la part de l'autorité qui encourage l'indifférence et fortifie l'esprit frondeur national. Ce qu'il faut surtout est de donner à la vigueur à l'administration et de profiter des dernières circonstances pour écarter de l'armée les parties douteuses ou vicieuses. »

Malgré certaines prophéties, je doute, je le répète, que la sécurité soit sérieusement menacée. Si elle l'était à l'intérieur ses auteurs risqueraient d'en être cruellement punis, car la populace s'en chargerait et les pillages commencent. Ceux qui les craignent sont les premiers à faire des vœux pour qu'en cas de mouvement, soit intérieur soit extérieur, la France soit immédiatement avertie. On sait qu'avec son secours, l'ordre serait promptement rétabli. C'est le cri de toutes les classes. Cette confiance des masses n'est qu'une leçon pour tout le monde. »

(4) M. Guizot au marquis de Rumigny, 9 novembre 1841. *Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris*. Belgique, 1841-1842, octobre à mars.

des explications sur le fait de la concentration, soit pour provoquer la dispersion des forces françaises. Il se dit convaincu toutefois de la dissolution rapide du corps d'observation bien que des notions officielles à ce sujet ne lui fussent pas encore parvenues de Paris.

Le baron d'Arnim et le comte de Dietrichstein crurent devoir de nouveau appeler l'attention du ministre belge « sur le danger et le mauvais effet que de pareils procédés français — quelque bienveillants qu'ils fussent dans l'occurrence présente, — produiraient infailliblement pour l'indépendance et la position politique de la Belgique. »

Le comte de Dietrichstein ayant fait en outre ressortir combien il lui paraissait étrange de voir le Roi des Français prendre l'alarme à la suite d'une émeute aussi puérile que celle qui avait troublé Gand, le ministre des Affaires étrangères répliqua que le « complot orangiste était chose beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord et qu'il se liait à des ramifications républicaines en France, ce qui expliquait la connaissance parfaite que la police de Paris avait eu de ce qui se tramait à Bruxelles (1). »

Les ministres belges, tenus comme le corps diplomatique étranger, comme le public, dans l'ignorance des tractations entreprises entre les Cours de Bruxelles et de Paris, se livraient, eux aussi à des conjectures dont aucune n'attribuait d'ailleurs des intentions hostiles à la France. Tout au plus, la concentration de Lille semble-t-elle avoir été considérée comme inopportune.

Certains d'entre eux voulurent voir dans la concentration française le désir du gouvernement de Juillet de trouver une occasion favorable pour dissiper les bruits répandus depuis quelque temps dans les journaux et le public sur un « rapprochement et l'intimité des relations entre la France et les Pays-Bas au détriment des intérêts belges ». *L'Indépendant*, à qui on donnait, non sans raison, un caractère officieux, répandit cette version (2).

(1) Le comte de Dietrichstein au prince de Metternich, 16 novembre et 24 novembre 1841. *Archives de l'Etat à Vienne*.

Le 18 novembre, le comte de Dietrichstein écrivait encore au prince de Metternich :

« Quels que soient d'ailleurs les motifs qui ont porté le Cabinet des Tuileries à cette mesure, nous ne pouvons que nous féliciter, M. d'Arnim et moi, d'avoir rappelé au gouvernement belge le sentiment de sa propre dignité, d'avoir provoqué de sa part, en autant que nous avons pu le faire, des explications sur la démonstration récente du Cabinet français et des démarches pressantes pour la faire cesser, et d'avoir, ainsi prévenu peut-être le retour d'une assistance qui pourrait devenir périodique et qui, comme j'ai pris la liberté de le faire observer à M. le comte de Brier, placerait, aux yeux de l'Europe, la Belgique dans une position analogue à celle dans laquelle se trouvait, il n'y a pas longtemps, la Porte vis-à-vis de la Russie, situation sur laquelle les journaux français ne cessent de se récrier. »

Archives de l'Etat à Vienne.

(2) Le comte de Dietrichstein au prince de Metternich, 18 novembre 1841. Les ministres belges, en s'exprimant de la manière que signale le diplomate autrichien, se faisaient l'écho d'une opinion du prince de Chimay, ministre de Belgique, à La Haye.

« Le prince de Chimay, écrivait le 15 décembre 1841, le comte de Dietrichstein au prince de Metternich, m'a déclaré de la manière la plus explicite que la concentration des troupes françaises n'avait eu d'autre valeur que celle d'une démonstration antipathique pour la Hollande et sympathique pour la Belgique de la part de la France. En effet, me dit le prince de Chimay, les intrigues et l'attitude de M. Bois le Comte (ministre de France aux Pays-Bas à La Haye) avaient réussi à faire prendre de la consistance aux bruits accredités en Hollande d'une entente plus intime entre les Gouvernements néerlandais et français au détriment de la Belgique et avec des arrière-pensées sur des éventualités de partage de ce dernier pays. Durant tout le temps de ma mission, j'ai constamment trouvé M. de Bois le Comte, parmi tous mes collègues diplomatiques, le moins disposé à me prêter ses bons offices à l'appui des fréquentes réclamations que j'avais à faire valoir près du Cabinet de La Haye. Je n'ai pas manqué de signaler ce déplorable état de choses au ministre et même à la Cour de France. J'ai, dès lors, lieu de croire qu'on a voulu couper court à l'effet possible de ces intrigues et commérages et qu'on a profité de l'occasion que le complot orangiste présentait pour répondre par un fait éclatant à des insinuations malveillantes. »

Il est certain que la concentration de troupes françaises dans le département du Nord constituait un avertissement à la Hollande qu'elle ne toucherait pas impunément à la Belgique. Mais le prince de Chimay se trompait sur les motifs de l'attitude prise à son égard par M. de Bois le Comte. Celui-ci agissait d'après des ordres exprès de son gouvernement.

Le 14 août 1840, au moment où la question d'Orient troublait l'Europe, il recevait du ministre des Affaires étrangères la dépêche suivante :

« Les mêmes motifs (la nécessité de ne pas diminuer les sentiments de confiance et de bienveillance des Pays-Bas envers la France) doivent vous engager à modifier insensiblement l'apparence de vos relations avec la légation belge. En prêtant votre appui à M. le prince de Chimay, en l'aidant à surmonter les difficultés de sa délicate position, vous avez prouvé que vous compreniez parfaitement les devoirs qui vous étaient imposés par les rapports existant entre les deux Etats, mais il ne serait pas sans inconvénient, dans les conjonctures actuelles, qu'on vous vit marchant toujours de front avec votre collègue et vous associant à chacune de ses démarches. Le Cabinet de La Haye, dans les dispositions dont il est animé, en éprouverait sans aucun doute une sorte de malaise et un mécontentement

Ce ne fut pas seulement le gouvernement belge auquel les diplomates étrangers accrédités à Bruxelles adressèrent des interpellations au sujet du motif de la concentration des troupes françaises, l'ambassadeur de Louis-Philippe eut également à répondre à leurs questions. Devant la précision des renseignements donnés par les journaux sur les mouvements de Lille et de Valenciennes, il ne crut pas devoir les nier. Il répondit « par pure forme de conversation, qu'après les preuves de bienveillance que la France avait toujours données à la Belgique et désirant comme elle le fait, que rien ne trouble le maintien de la paix autour d'elle, il devait paraître tout simple qu'en présence d'une conspiration armée, dont on ne pouvait encore sonder l'étendue, le gouvernement du Roi avait pris des mesures propres à assurer le maintien de traités auxquels il avait eu une si grande part (1). »

En parlant ainsi du maintien des traités existant, le marquis de Rumigny laissait entendre que la concentration des troupes françaises était dirigée contre une agression éventuelle de la Hollande. C'était laisser entendre aussi qu'à Paris existait un sentiment de défiance à l'égard de Guillaume II.

Chose étrange, s'il faut en croire le comte de Dietrichstein, le diplomate français, en confirmant le fait de la concentration à M. d'Arnim dans la soirée du 14, aurait assuré à ce dernier « qu'il n'avait reçu aucun avis à cet égard de sa Cour et que le préfet de Lille lui en avait le premier écrit pour lui demander des informations sur les motifs de cette concentration (2). » Il avait cependant accusé, le 11 novembre, réception de la dépêche lui envoyée dès le 9.

Le 15 novembre, au matin, le marquis de Rumigny rencontra le comte de Brier. Celui-ci lui fit part de sa première conversation avec le ministre de Prusse et d'une conversation du même genre échangée avec le chargé d'affaires de Sardaigne. Il ne cacha pas qu'aux deux diplomates il avait affirmé son ignorance des motifs du rassemblement des troupes françaises et ajouté qu'il n'y croyait même pas.

L'ambassadeur avoua au ministre que lui, au contraire, avait jugé impossible et d'ailleurs sans utilité de nier un fait matériellement incontestable et si publiquement connu, mais il s'abstint de révéler que, depuis le 11, il était averti et de la demande de Léopold I^{er} ou plutôt de la reine et de la décision prise le 9 par Louis-Philippe. D'après le marquis de Rumigny, le comte de Brier répondit « qu'il ignorait absolument qui avait pu provoquer une pareille mesure : qu'il y était entièrement étranger : qu'il regrettait pour son compte qu'elle eût été jugée nécessaire par la France parce qu'elle donnerait lieu à de fâcheuses observations sur la position du pays et du gouvernement belges, en ce qu'on serait autorisé à croire qu'il y avait réellement un complot formidable et que le gouvernement n'était pas assez fort pour maintenir la paix à l'intérieur ni pour repousser par ses propres moyens les menaces d'un gouvernement étranger. »

Dans la journée, le ministre des Affaires étrangères eut une audience de Léopold I^{er}. Nous ne connaissons pas les paroles échangées au cours de l'entrevue. Mais le soir même, vraisemblablement d'accord avec le souverain, le comte de Brier se rendit chez le représentant de la France et le pria d'obtenir de son gouvernement l'évacuation de la frontière par les régiments y envoyés. Le complot, dit-il, n'avait plus l'importance qu'on avait cru pouvoir lui donner à l'extérieur et ainsi on pouvait faire cesser une démonstration de nature à créer des embarras au gouvernement belge. Il le prévint « de l'intention du Cabinet de constater son abstention dans cette circonstance (3). »

qui aurait au moins pour effet de diminuer son penchant si marqué à se rapprocher de nous.

Il faut que la transition soit insensible, il faut que le prince de Chimay ne soit fondé à se plaindre d'aucun refroidissement dans vos relations avec lui, qu'il puisse même, et avec raison, attribuer votre circonspection à une préoccupation éclairée des intérêts belges, et que d'un autre côté, le gouvernement hollandais ne nous juge pas tellement identifiés à tous les détails de la politique de la Belgique qu'il cesse de rien espérer de nous. »

Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, Pays-Bas, 1840, pièce n° 641.

(1) Le marquis de Rumigny à M. Guizot, 16 novembre 1841. *Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, Belgique, 1841-1842, octobre à mars.*

(2) Le comte de Dietrichstein au prince de Metternich, 16 novembre 1841. *Archives de l'Etat à Vienne.*

(3) Le comte de Brier au comte Le Hon, 22 novembre 1841. *Archives diplomatiques du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, France, 11^e, pièce n° 52.*

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DOUZIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 18 novembre, Le R. P. SANSON, de l'Oratoire : *Femme, qu'attend de toi le monde moderne?*
2 décembre, M. P. BOUCHARDON, conseiller à la Cour de cassation de Paris : *Une grande empoisonneuse, Mme Lafarge.*
16 décembre, M. ABEL BONNARD : *En Chine!...*
23 décembre, Le comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France : *Richelieu.*
30 décembre, M. LOUIS MARIN, député de Nancy, ancien ministre : *Le vrai danger en Allemagne.*
6 janvier, une lecture de M. JACQUES COPEAU.
13 janvier, M. GUY de POURTALÈS : *Chopin*, avec le concours du maître-pianiste CIAMPI.
Cette conférence audition durant environ deux heures un quart, commencera à 4 heures.
20 janvier, une lecture de M. JACQUES COPEAU.
27 janvier, Le R. P. SANSON : *La réponse du Christ à l'appel des « Enfants du Siècle », I.*
3 février, Le R. P. SANSON : *La réponse du Christ à l'appel des « Enfants du Siècle », II.*
10 février, Le R. P. SANSON : *La réponse du Christ à l'appel des « Enfants du Siècle », III.*
17 février, M. ANDRÉ CHAUMEIX, de l'Académie française :
24 février, M. ANDRÉ BELLESSERT : *Un grand dramaturge contemporain : François de Curel.*
3 mars, S. G. Mgr GRENTE, évêque du Mans : *Le curé d'Ars.*
17 mars, Le comte APPONYI : *Pour la Hongrie!...*

La troisième conférence sera donnée le mardi 16 décembre, à 5 heures, par M. Abel BONNARD
Sujet : **En Chine!...**

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baignoires : 175 francs; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 150 francs,
balcons 2^e série estrade : 125 francs

La location des places se fait comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Le Comité des Conférences :

Comte CARTON DE WIART, ministre d'Etat
Monseigneur SCHYRGENS
Abbé R.-G. VAN DEN HOUT
Valentin BRIFAUT
Vicomte DAVIGNON
Baron F. VAN DEN BOSCH
Victor WAUCQUEZ, sénateur
Georges BEER, secrétaire

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
57, RUE ROYALE, TÉL. 17.20.50

En même temps, le comte de Briey rendit compte à M. de Rumigny de sa seconde entrevue avec les ministres de Prusse et d'Autriche sans lui révéler toutefois — mais le marquis fut par d'autres éclairés sur ce point — le désir des diplomates germaniques de voir le gouvernement belge demander officiellement à la France des explications sur l'armement extraordinaire auquel il venait d'être procédé (1).

L'ambassadeur fit part à M. Guizot de la demande de retrait des troupes. Il ne l'appuya cependant pas directement, mais il répéta à cette occasion que, à son avis, il n'y avait plus d'apparence de danger soit de la part d'un ennemi extérieur, soit d'un complot de l'intérieur. « Quant à la démonstration elle-même, disait-il en terminant, elle aura produit l'effet qu'on en devait attendre. A l'avenir, les ennemis de la Belgique, quels qu'ils soient, seront avertis que la France est vigilante; qu'elle veillera au maintien des traités; qu'elle arrêtera les tentatives insensées des révolutionnaires; et qu'elle saura défendre un Etat qu'elle a tant contribué à créer. C'était réaliser le vœu de la confiance populaire qui ne cessait de dire qu'il n'y avait rien à craindre pour la Belgique puisque la France était là (2) ».

Le 16, à un dîner de la Cour, Rumigny eut une conversation avec le Roi des Belges. Ce dernier lui exprima sa reconnaissance du service dont la Belgique était redevable au gouvernement français par la concentration des troupes. Au dire du monarque, ce mouvement ne pouvait manquer de produire un excellent effet. Il jugeait utile que le roi des Pays-Bas comprît bien qu'il ne risquerait pas impunément une attaque contre la Belgique; que ses projets n'avaient pas été assez bien déguisés pour qu'on dût toujours faire mine de ne pas s'en être aperçu. Ce sera, conclut le Roi, une nouvelle leçon dont il faut espérer que l'on profitera. Il confia en outre au diplomate que, rassuré par les témoignages d'affection qu'il avait reçus de la nation et par la tranquillité parfaite du pays, il avait écrit à Louis-Philippe pour l'engager à rappeler ses troupes dans leurs cantonnements ordinaires et il pria le marquis d'appuyer près de M. Guizot la démarche à ce sujet du comte de Briey.

(A suivre.)

A. DE RIDDER,
Conseiller historique
du Ministère des Affaires étrangères.

Le scandale " d'Esther "

Je n'étais pas « seul, l'autre soir », au théâtre municipal de ma petite ville, comme Musset, jadis, au Français. Deux cents petits séminaristes, avec leurs familles, leurs professeurs et un nombreux clergé, emplissaient la salle, écoutant dévotement *Esther* que jouait une troupe parisienne.

M^{me} de Maintenon ne voulait pas qu'on s'ennuyât à Saint-Cyr. Elle allait jusqu'à faire défiler sous les fenêtres de ses pensionnaires des musiques de régiment, trompettes, timbales et tambours. Mais ce n'était point, comme en nos temps bénis, pour « la préparation militaire des jeunes filles ».

Nos éducateurs catholiques ne veulent pas non plus que leurs élèves s'ennuient. Ils sont également d'avis « de réjouir l'éducation et de divertir l'instruction ». C'est au théâtre même qu'on peut trouver les meilleures leçons d'art dramatique, l'application et l'explication des textes étudiés en classe. Ces séances présentent encore l'avantage d'offrir à tout un public d'Eglise l'unique occasion de connaître à la scène les chefs-d'œuvre classiques.

(1) « J'ai cru comprendre, écrivait Rumigny le 16 novembre à M. Guizot, au langage de M. le comte de Briey qu'il désirerait éviter de faire aucune demande officielle dans cette circonstance afin de ne pas s'exposer aux interpellations soit de la part de l'opposition, soit de la part des gouvernements étrangers ».

(2) Le marquis de Rumigny à M. Guizot, 16 novembre 1841. *Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris*. Belgique, 1841 à 1842, octobre à mars.

Esther est une tragiédie de couvent. Une pièce de patronage, dirions-nous aujourd'hui. Mais une pièce de patronage, composée par M. Jean Racine, représentée devant Louis XIV et M^{me} de Sévigné, approuvée du grand Arnauld, bafouée et admirée tout à la fois par Voltaire, tient une assez bonne place dans notre littérature française.

Elle n'est pas destinée, l'auteur le dit lui-même, aux « profanes amateurs de spectacles frivoles ». Il faut donner aux œuvres le milieu qu'elles exigent. *Esther* s'accommode mal de l'atmosphère habituelle des salles de théâtre, qui n'est rien moins que religieuse. Des scènes où une actrice tombe à genoux pour prier, n'ont pas été écrites pour le seul plaisir esthétique des connaisseurs, ou pour la gloire du Conservatoire et de ses méthodes de diction. Il y a là une grandeur cachée qui dépasse les moyens de l'Art, ses habiletés, ses exigences, mais qui se révèle aux âmes, qu'elles soient simples ou savantes, expertes ou enfantines, pourvu qu'elles vivent de la même vie que l'âme du poète chrétien.

J'ai parcouru, pendant l'entr'acte, le « poulailler » où les élèves des petites classes s'entassaient comme des poussins sur un perchoir, à moins que ce ne fut un « paradis », peuplé d'angelots chahuteurs. J'ai demandé ce que l'on pensait de tout cela. On en était fort content.

— Mais, qui a le mieux joué?

— Le roi et la reine.

Admettons. Car, entre nous soit dit, ce roi et cette reine... L'essentiel n'est-il point que ces jeunes enfants aient vu Esther en pleurs devant son « souverain Roi » et entendu chanter par des lèvres humaines cette majesté sublime :

*L'Eternel est son nom. Le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.*

— « Racine a bien de l'esprit », déclarait Louis XIV à la marquise de Sévigné.

De fait, il lui a fallu un esprit de tous... les anges pour tirer d'une louche et sombre histoire, d'un récit de mœurs orientales, sensuelles et sanguinaires, cette perle de pureté, de douceur et de piété chrétienne.

La spirituelle marquise vantait « la fidélité de l'histoire sainte », dont le poète avait fait preuve. J'aurais voulu qu'elle fût, l'autre soir, dans ma loge et qu'elle discutât là-dessus avec les exégètes et les théologiens dont j'avais l'honneur d'être entouré.

Racine a été plus fidèle — heureusement à l'esprit divin des Ecritures qu'aux données historiques de leur texte. Il s'est inspiré surtout des additions grecques au *Livre d'Esther*, où le saint nom de Dieu se trouve prononcé, les motifs naturels mis en relief; puis, par d'admirables paraphrases des prophéties et des psaumes, il a évoqué, dans les chœurs étroitement unis à l'action, les plus pures splendeurs, les plus consolantes saintetés de la Bible.

On ne soupçonne pas, à lire sa pièce, le rôle qu'accepte l'héroïne juive, en affrontant ce concours de beauté qui entraînait beaucoup plus que des joutes de toilettes et des essayages de modistes. Son bon oncle, décidé à devenir premier ministre, la vouait tout simplement au caprice lubrique d'un despote, à la honte d'un sérail.

Perdrons-nous l'occasion de signaler, à ce propos, que les mœurs de l'antique Orient survivent, grâce à Israël, dans nos civilisations modernes et occidentales? Nos plus grands illustrés n'étaient-ils pas à plaisir les photographies de demoiselles en maillot qui s'offrent, non plus au roi Assuérus, dans le huis-clos de ses appartements, mais à l'appréciation du public des deux mondes? Les auditeurs de Radio-Paris pouvaient entendre récemment à ce sujet les remontrances d'un poète montmartrois à un journaliste très parisien, quoique d'origine très israélite, et qui a touff du Mardo-

chée, pourvoyeur de harem... Revenons vite à Racine, à sa pudeur, à sa tendresse.

Point n'est question de sérial, dans son *Esther*, pas plus que de carnages et de cruautés. C'est à peine s'il mentionne les représailles sanglantes que le roi permit aux Juifs d'exercer, pour la seule peur qu'ils avaient eue, après avoir eux-mêmes provoqué le danger.

Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.

Ils en profitèrent largement. D'après le texte hébreu, 75.000 personnes furent massacrées dans tout l'empire, où se trouvaient répandu trois ou quatre millions de Juifs. La jeune et belle reine alla jusqu'à faire accrocher des morts au gibet pour qu'on les vit mieux. Les tueries étaient suivies de banquets patriotiques. Nulle part n'éclate plus hideux ce nationalisme féroce qui demeure encore, sous des formes plus ou moins déguisées, le fléau de nos nations chrétiennes. La fête des Pourim transmet à travers les générations juives cette religion de la haine. Le *Livre d'Esther* est, après la *Thora*, le grand livre de la Synagogue. Rabbi Maïmonide prétendait que le Messie, en détruisant les écrits des prophètes, le laisserait seul à l'admiration des siècles. Les anciens scribes en le copiant, disposaient les lettres des manuscrits en forme de potences.

Qu'ils étaient loin de la miséricorde et de la mansuétude évangéliques! En écoutant les diatribes d'Aman contre Mardochée et sa tirade sur ces Juifs qui « détestés partout détestent tous les hommes », je songeais que Tacite et saint Paul s'accordent en effet à les représenter comme les « ennemis du genre humain ». Et je songeais à l'antisémitisme tenace qui sévit chez certains peuples catholiques, où les âmes scandalisées ne savent plus faire la différence entre la vérité divine et le mode humain de transmission qu'il lui a plu de choisir. N'ai-je pas entendu dire sérieusement, en Pologne et dans des milieux intelligents, qu'il « était fort question, à Rome, de supprimer l'Ancien Testament »! A Paris, voilà quelques semaines, je tombais encore dans une société polonaise où l'on discutait àprement sur Judith et sur cette « perfidie désespérée des Juifs », dont Messire Simon Maiole disserta si abondamment, en 1612, dans le tome III de ses *Jours caniculaires*, tome qui, chose curieuse, a mystérieusement et comme méthodiquement disparu de toutes les collections, au point qu'il est extrêmement rare de trouver aujourd'hui l'ouvrage complet.

Pour mettre les idées en place sur cette irritante question juive et comprendre le plan divin suivant lequel sont transmis les dons gratuits de Dieu, qu'il serait bon que l'on connût les pages d'un grand maître chrétien, le Père Pierre Charles, qui écrit, dans sa *Prière de toutes les heures* :

« Ce peuple, votre peuple, vous l'avez appelé le peuple de la haine gratuite, et depuis des siècles vous saviez qu'il avait la nuque dure et le cœur indocile. Pourquoi avez-vous commencé votre œuvre de Rédemption par le coin le plus résistant? Pourquoi avez-vous fait entendre vos premières miséricordes aux oreilles les plus dures et fait des signes devant ces yeux voilés?... Pourquoi avez-vous semé votre grain sur la rocaille?... Vous veniez sauver le genre humain tout entier. Est-ce que peut-être vous auriez voulu commencer par en bas? Et les peuples premiers appelés ne seraient-ils pas les plus indignes?... Il fallait bien ramasser l'homme au fond de sa misère et s'occuper d'abord des plus malades, comme un médecin qui néglige tous les convalescents pour un cas dange-reux et qui sauvent ceux-là qui périssent. »

Bon remède aussi d'antisémitisme que cette belle tragédie française qui exalte la vraie sainteté d'Israël, son humilité, sa pénitence, et nous inspire de la compassion pour ces impitoyables « brisés », comme nous le chantons en ce temps de l'*Aveht* « dans

la main de leur iniquité ». L'esprit de Racine a transfiguré toute l'histoire d'Esther. Il a su adoucir, dans sa prière même, les brutales métaphores juives qui répugnent à la délicatesse du goût chrétien, et en y ajoutant une allusion à l'attente du Messie, il a fait planer au-dessus de ce sinistre drame de sang et de talion, l'ombre bénie de Celui qui est venu prêcher une justice plus élevée que celle des Scribes et des Pharisiens.

Il a transformé le caractère des principaux personnages, ceux de Mardochée, d'Assuérus, plus encore celui de Zarès, femme d'Aman, que le récit hébraïque nous montre vindicative et cruelle, et dont il fait une si bonne femme qu'elle nous redonne de l'estime pour son coquin de mari.

Ce méchant ministre dégomme, je l'ai vu qui courait tout seul se faire pendre, avec une bonne volonté exemplaire, faute de gardarmes pour l'appréhender au corps. C'est que la troupe manquait de figurants. Inconvénient minime. Pour une pièce comme celle-là, qui fournirait pourtant un si beau film, on peut réduire, je l'ai dit, au minimum les exigences de l'extérieur. Mais quand on ne peut faire assez, il ne faut pas vouloir faire trop. Que les amateurs de théâtre s'en souviennent, chez vous, quand ils voudront « monter » *Esther*. Le souci de la couleur locale et de la reconstitution archéologique peut conduire à donner au roi de Perse un sceptre qui ressemble à une canne à pêche et un véritable harnachement de cheval de cirque.

J'ai fini ma soirée en riant. Faites donc de même pour mon petit article. Après *Esther*, on joua la farce de *Patelin*. Ce bon avocat Patelin, vous ne l'avez jamais rencontré, vous autres, là-bas, à Bruxelles? J'aime toujours le voir sur les planches. A chaque fois, j'entends un texte différent. Tout vaut par la gaieté débridée de la farce, le plaisir qu'on éprouve devant le trompeur trompant, et aussi un peu devant le trompeur trompé.

Les réactions du public sont éminemment instructives. Elles éclairaient les opinions, les goûts, toute une philosophie de l'existence. Ainsi, quand la petite promise du fripon de Berger qui se fait passer pour mort, afin d'échapper à la justice, se répand en larmes et en gémissements, le juge lui dit :

— Mais voyons! Ce n'était que votre fiancé, après tout.

— Ah! s'écrie-t-elle, je ne pleurerais pas tant s'il avait été mon mari.

Là-dessus, dans la salle — où il y avait pourtant nombre de spectateurs mariés et mariables — tempête de rires, tonnerres d'applaudissements.

Expliquez-moi voir un peu pourquoi?

PAUL CAZIN.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs le film qui sera présenté, pour la première fois en Belgique, au profit de la Basilique de Sainte-Jeanne d'Arc à Domrémy, le jeudi 18 décembre, à 5 heures (Salle de l'Union coloniale), sur le plus beau des voyages :

La Croisière Sainte

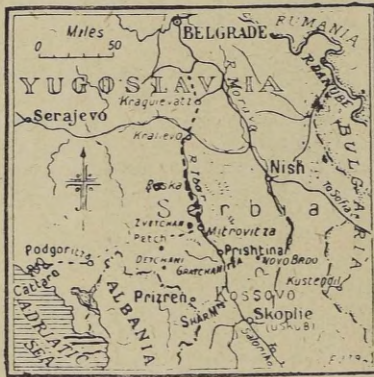
Egypte, Palestine, Syrie, Rhodes, Constantinople, Athènes, Carthage.

Cartes en vente à la librairie Dewit, 53, rue Royale

A propos du « Danube-Adriatique »

D'ici quelques années, le projet depuis longtemps caressé (il remonte à l'époque d'avant-guerre) du « Danube-Adriatique » sera réalisé. Belgrade, la capitale tant de la Serbie d'avant 1914 que de la Yougoslavie issue des traités de paix (ce terme de « Yougoslavie » remplace officiellement depuis peu, on le sait, celui de « Royaume des Serbes, Croates et Slovènes »), sera relié au port de Kotor (Cattaro) tapi tout au fond de la plus belle baie de l'Adriatique par une voie ferrée jalonnée — du sud-ouest au nord — par Podgoritza, Mitrovitza, Rachka Kraliévo, dans la vallée de l'Ibar (affluent de la Morava), et Kragouïévatz. Autant dire qu'elle serpente à travers des régions à prestigieux souvenirs historiques et que ces souvenirs ont à tout jamais rendues infiniment chères au cœur de tous les Serbes, dont le patriotisme est, on le sait, aussi ardent que — parfois — pointilleux.

Dans ses zigzags, ses méandres, le futur railway y effleura — ou à peu près — les grands châteaux de Zvetchane, de Novo



Brdo, de Prizren, élevés autrefois par les anciens rois, citadelles avancées du serbisme dans ces territoires aux destinées si incertaines et toujours prêts à changer de maîtres, manoirs aux ruines aussi pittoresques que majestueuses. Ce chemin de fer passera non loin de Petch (Ipek), siège autrefois d'un Patriarcat serbe (aujourd'hui le Patriarcat serbe réside à Belgrade), et des célèbres monastères de Detchani et de Gratchanitz, dont les vénérables murs recèlent tant de reliques artistiques et historiques et sont imprégnés de tant de souvenirs multiséculaires. A Mitrovitza, d'où il se dirigera vers le nord, le « Danube-Adriatique » se rencontrera avec une des plus anciennes voies ferrées de la Turquie d'Europe, celle qui court vers Skoplié (Uskub), Guévguéli (frontière serbo-grecque) et Salonique. Dans sa partie septentrionale, cette voie ferrée traverse le champ de bataille de Kossovo.

Ah! ce nom de Kossovo, de quelle auréole n'est-il pas nimbé aux yeux des Serbes si farouchement épris de leur passé! Kossovo : c'est là que périsait en 1389 l'indépendance serbe sous les coups du sultan Mourad. Peu de victoires sont chéries par les peuples avec autant d'ardeur que cette sanglante défaite. Tout ce qui se rattache à Kossovo est sacré pour les Serbes : en 1912, au cours de la première guerre balkanique, après les retentissantes victoires serbes de Koumanovo et d'Ovtché Polé, des gardes d'honneur sont placées par ordre du commandant en chef de l'armée victorieuse non seulement près de la tombe du roi Lazare, mais aussi près de celle de Mourad : les deux adversaires avaient, en effet, trouvé la mort dans la plaine ensanglantée.

Une légende populaire veut que, à la veille de la bataille, Lazare ait reçu un message céleste : la Providence lui donnait le choix entre une victoire éclatante et la vie éternelle. Le fils d'Etienne Douchan n'hésita pas. Il se confessa et communia lui-même ainsi que toute son armée — pour périr le lendemain. Fait prisonnier, il fut décapité par ordre du Sultan vainqueur (qui périsait aussitôt après sous les coups d'un assassin); son corps repose toujours dans un couvent voisin; inutile d'ajouter que Lazare est vénéré par les Serbes croyants à l'égal d'un saint.

Nous venons d'écrire le nom d'Etienne Douchan. Le règne de ce souverain (1335-1355) coïncide avec l'apogée de la puissance de l'ancienne Serbie. Grand conquérant (il soumet la plus grande

partie de la péninsule balkanique), Etienne Douchan est aussi un éminent législateur. En 1346, il se fait couronner à Skoplié « empereur des Serbes et des Grecs »; il donne à son pays un clergé national, secouant l'emprise byzantine; Charles IV d'Allemagne le traite en égal. Ses vastes conquêtes ne suffisent pas à Douchan et il rêve de s'emparer de Constantinople. La mort le guette toutefois et ne lui permet pas d'achever les préparatifs de cette ultime et grandiose campagne (1355).

Trente-quatre ans plus tard, la Serbie succombe. La reine Militza, la veuve de Lazare, fait alors don à l'église du monastère de Detchani de deux énormes cierges avec des instructions écrites (elles sont toujours conservées) : ces cierges ne devront pas être allumés avant que Kossovo n'ait été vengé. Les années s'écoulent, puis les siècles. Après des centaines d'années d'oppression, l'aurore de la liberté finit par luire pour le valeureux peuple serbe. Principauté autonome d'abord (1815), puis principauté indépendante (1878), puis royaume (1882) la Serbie prend part en 1912-1913 à la guerre de coalition des Etats chrétiens des Balkans contre l'empire ottoman. Les Turcs sont mis en déroute et en présence du prince-régent (le roi actuel) les cierges de Militza sont allumés à Detchani au cours d'une cérémonie religieuse aussi solennelle qu'émuante!

Tels sont quelques-uns des glorieux souvenirs qu'évoque le projet du Danube-Adriatique. Inutile de faire ressortir, en se plaçant sur un terrain plus réaliste, l'importance de ce projet tant au point de vue stratégique et militaire qu'au point de vue économique. La situation politique de la Yougoslavie n'est guère facile. Le séparatisme croate et l'irréductibilisme albanais (les chauvins du royaume aux destinées duquel préside Zog I^{er} prétendent, on ne l'ignore point, à une notable tranche de la Serbie méridionale, Kossovo compris) la travaillent à l'intérieur. A l'extérieur, le royaume d'Alexandre Karageorgevitch est entouré d'ennemis : l'Albanie qui prétend se trouver à l'étroit dans les frontières que lui a assignées la Conférence des ambassadeurs à Londres (1912-1913); la Bulgarie irréconciliable et qui ne se résignera jamais à voir la Macédoine incluse à tout jamais dans les limites de cette Serbie qu'elle exècre; la Hongrie frémissante parce que dépeçée; l'Italie enfin qui envisage l'Adriatique comme sa mer et affecte de traiter de haut ces Serbes qui pourtant ont donné au cours de la grande tuerie tant de preuves de courage, d'abnégation, de fidélité aussi à la parole donnée... La Grèce et la Roumanie sont d'un appui douteux : le précédent de 1915 n'est pas encourageant pour le premier de ces deux pays, ni celui de 1916 pour le second. (1) La Russie des tzars à laquelle la Serbie doit, somme toute, d'être devenue Yougoslavie, n'est plus. La France « amie » lâchera celle-ci très certainement s'il y a jamais rupture entre Rome et Belgrade et assistera à peu près impassible à la défaite — presque inévitabile dans de telles conditions — du pays peut-être le plus francophile de l'Europe entière. Pour aller au-devant d'un avenir gros de nuages et qui dès aujourd'hui gêne singulièrement sa liberté de mouvements, la Yougoslavie n'a pas trop de toutes ses forces matérielles et morales. Le Danube-Adriatique une fois réalisé, il y aura dans son jeu un atout de plus — encore que cet atout ne soit guère de nature à faire pencher la balance, la catastrophe une fois déclenchée. De toutes façons, la Serbie en a grandement besoin.

Comte PEROVSKY.

(1) En 1915, bien qu'unie à la Serbie par un traité d'alliance, la Grèce ne bougea pas lorsque la Bulgarie eut déclaré la guerre à son alliée. En 1916, la Roumanie se jetait sur l'Autriche-Hongrie, à laquelle une convention militaire l'avait unie durant plusieurs années. Nous avons bénéficié à l'époque de ce dernier geste; de vous à moi, ce n'est pas une raison pour l'admirer.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés dont l'abonnement prend fin au 31 décembre de cette année et qui n'ont pas encore payé pour 1931, sont instamment priés de vouloir bien verser d'urgence à notre compte chèque postal 48.916 le montant de celui-ci (75 francs, prix désormais uniforme pour tous nos abonnés), afin d'éviter toute interruption de service au début de l'année prochaine. Ils nous éviteront par là d'inutiles frais et ennuis.

Ite ad Thomam

Le piédestal sur lequel la grande figure de saint Thomas d'Aquin a été dressée par les Papes n'a pas son pareil dans l'Eglise.

Il y a sans doute des saints plus élevés dans la hiérarchie des fêtes liturgiques. Mais, comme docteur de l'Eglise, aucun ne lui est comparable. Son étoile apparaît au XIII^e siècle au firmament de l'Eglise et bientôt, elle fait pâlir les astres les plus éclatants. Il peut sembler hardi de mettre Thomas au-dessus d'un Basile, d'un Chrysostome, d'un Jérôme et même d'un Augustin! Cependant le pape Jean XXII fait plus : il le met au-dessus de tous à la fois :

« A lui seul, il a plus éclairé l'Eglise que tous les autres docteurs ; et dans ses livres, l'homme profite plus en un an, que durant tout le temps de sa vie dans la doctrine des autres ».

Et Pie X, dans un *Motu proprio* pour l'Italie, rappelant ce témoignage du XIV^e siècle et ceux des papes des siècles suivants jusqu'à son illustre prédécesseur Léon XIII, ordonne expressément aux professeurs de philosophie et de théologie dans les universités, les grandes écoles, les séminaires, les instituts ayant le pouvoir de conférer les grades académiques, de prendre la *Somme théologique* comme texte de leurs leçons. Quelle plus magnifique consécration de sa doctrine un théologien pourrait-il espérer ici-bas ?

Ainsi, il n'y a plus au-dessus de lui que les Ecritures, qui sont d'inspiration divine. Mais si les œuvres de saint Thomas sont d'inspiration humaine, si elles sont le plus beau fruit qu'ait produit l'arbre de la raison raisonnable, ce n'est certes pas sans un don spécial du Saint-Esprit qu'il a écrit ces milliers d'articles, dont chacun est un miracle. C'est encore Jean XXII qui le proclame : *Quot articulos scripsit, tot miracula fecit!*

Des recommandations aussi solennelles ont produit leur effet, non seulement dans les écoles et les universités, particulièrement visées, mais encore sur les fidèles isolés, qui se sont mis à l'étude de saint Thomas. Signe des temps, on a vu les librairies, toujours à l'affût des grands courants d'idées, publier de nouvelles éditions de la *Somme*, non plus en de lourds in-octavos, mais en « format de poche », en jolis petits volumes cartonnés, dont l'élégance pratique est une invite à la lecture. Et les volumes se suivent régulièrement, chez Blot et chez Desclée, et se vendent, je suppose, car si les premiers n'avaient pas réussi, on n'aurait pas vu surgir les suivants.

Cependant, en dehors des écoles de philosophie, les lecteurs de saint Thomas formeront toujours une élite parmi les intellectuels. Bien que la *Somme* soit, au témoignage même de son auteur, une œuvre destinée aux *commençants* (et non pas aux *commerçants*, comme un typographe facétieux l'a fait dire à Joseph Huby, dans la petite édition de son *Christus*), il faut, pour la goûter avec constance et se plaire à son apparente sécheresse, une certaine préparation, une connaissance suffisante du milieu qui la vit éclore, et la conviction bien affirmée que l'inestimable valeur de l'œuvre mérite qu'on s'y applique avec une persévérante attention.

En somme, il faut à saint Thomas un bon introducteur auprès des esprits modernes.

On en trouvera difficilement un meilleur que Jacques Maritain dans son ouvrage tout récent : *Le Docteur Angélique*, édité par Desclée, De Brouwer et C^{ie}. Impossible de le lire sans concevoir un vif désir d'entrer en contact assidu avec ce génie placé par la Providence comme un phare pour éclairer dans la suite des siècles l'humanité à la recherche de la vérité.

Après avoir savouré les magnifiques pages de Maritain, si pleines de pensée et de chaleur, nous ne craignons plus de « nous placer réellement à l'égard de saint Thomas dans la situation du vivant qui reçoit en face du vivant qui donne, de celui qui est formé et illuminé en face de celui qui forme et illumine : afin que saint Thomas nous apprenne à penser et à voir, afin de progresser sous sa conduite dans la conquête de l'être intelligible. Cette méthode est bonne et féconde, elle met l'âme dans la vérité de son état, pour la conduire à la vérité des choses. Si nous y sommes fidèles, elle développera en nous un amour profond de la pensée vivifiante de saint Thomas, et du texte lui-même, supérieur à tout commentaire, qui nous livre cette pensée, avec une limpidité merveilleuse et comme une grâce spéciale de lumière et de simplicité. Elle nous apprendra à lire ce texte intégralement, et selon l'ordre des articles » (p. 122).

La jouissance intellectuelle qu'on y éprouvera, et qui grandira à mesure qu'on se familiarisera avec la méthode si admirablement constructive de ce « sage architecte », mérite bien quelque effort d'intelligence et de volonté.

C'est une marche progressive vers une lumineuse synthèse de l'ensemble des connaissances humaines, naturelles et surnaturelles, où tout est ordre, mesure et harmonie, où toutes les questions modernes et tous les progrès de la science trouveront à se ranger sans en détruire la fondamentale ordonnance.

f — Mais, me dit-on, il y a là trop de subtilités philosophiques et théologiques. Il y manque le grand souffle oratoire, qui entraîne les âmes comme à leur insu dans les hautes sphères de la contemplation. Tant de précision paralyse l'envol de la pensée. A la canalisait géométrique de la pensée, nous préférons les fleuves qui charrient vers l'océan leurs eaux tumultueuses ou, dans un genre plus aimable, les rivières aux méandres capricieux.

— Certes, nous ne prétendons pas que la *Somme théologique* constitue une œuvre d'art, où toutes les facultés de l'homme — intelligence, imagination, cœur — trouvent leur pâture appropriée. C'est une œuvre purement intellectuelle, dépouillée de toute passion, sauf de cette passion tenace et toujours sereine de la vérité. Et si elle contient des subtilités, c'est précisément à cause de cet amour si unique et si absolu de la vérité totale, du réel tel qu'il est.

Toute science approfondie est subtile. Elle l'est forcément, puisqu'elle étudie une réalité toujours complexe. Croit-on qu'il y ait, dans la théologie, plus de « subtilités » que dans la chimie, l'astronomie ou la botanique ?

Pour prendre un exemple bien moderne, qu'on approfondisse la constitution de la molécule et de l'atome, et l'on aboutira bientôt à des complications.

L'harmonie si admirable de la nature est composée d'éléments multiples et variés, et il faut y regarder de près pour ne pas les brouiller. Vous qui trouvez bien subtile la distinction entre le dogme et l'erreur, entre l'*homoousios* et l'*homoioousios* par exemple (1), prenez garde de confondre l'orange comestible avec la fausse orange, qui est un violent poison.

D'autre part, reconnaissons-le volontiers, il y a bien dans saint Thomas quelque tendance à la minutie dans ce que nous pourrions appeler les « curiosités théologiques », questions secondaires que le moyen âge traitait avec une gravité qui nous fait sourire, comme

(1) « L'arianisme n'avait-il pas fini par tout admettre, pourvu qu'on lui accordât un iota ? Et l'addition de cet iota, c'était la renaissance prochaine et infaillible de toute la perversité arienne réfugiée et, pour ainsi dire, condensée sous cet unique trait de plume. » *Le Cardinal Pie, Œuvres épiscopales*, t. II, p. 341. Le Concile de Nicée avait déclaré Jésus-Christ consubstantiel (*homoousios*) au Père. Les semi-ariens voulurent substituer à *homoousios* (de la même substance) le terme *homoioousios* (de substance semblable). Subtilité ! dira-t-on, mais ce seul iota détruisait le dogme.

de savoir si nous ressusciterons avec nos cheveux et nos ongles. Mais chez saint Thomas, ces questions sont traitées comme des corollaires dérivant des principes, et leur discussion ne sert qu'à mettre les principes en plus grande lumière.

Tout chez lui, d'ailleurs, se tient. Les détails prennent la place qui leur revient dans l'ensemble. Il a bien construit sa machine : chaque rouage a sa raison d'être et contribue pour sa part, importante ou modeste, à la marche régulière de l'appareil complet.

Cette ordonnance rationnelle d'une immense matière théologique constitue dans son genre une beauté, que j'ose appeler supérieure à la beauté esthétique, parce que, d'ordre purement intellectuel, elle satisfait ce qu'il y a de plus noble en l'homme. La contem- plation de la vérité théologique est un avant-goût de la béatitude, céleste où cette même vérité sera pour l'éternité notre unique et inépuisable source de bonheur.

* * *

Que le livre de Maritain nous conduise donc à la *Somme*. C'est un beau péristyle devant le temple. Il comporte quatre grandes arcades élevées en l'honneur du saint, du sage architecte, de l'apôtre des temps modernes et du docteur commun.

Ces différents aspects sous lesquels Maritain a étudié saint Thomas mériteraient d'être analysés pour en étaler la richesse. Mais s'il fallait dresser l'inventaire de toutes les vues neuves et profondes qui se rencontrent là, c'est le livre entier qu'il faudrait citer! Qu'il suffise de signaler l'idée dominante de ces chapitres si substantiels, celle sur quoi il convenait d'insister, afin de détruire les dernières préventions. C'est que saint Thomas est vraiment moderne, qu'il n'a pas écrit pour le XIII^e siècle, mais pour notre temps, comme pour tous les temps. C'est « un auteur contemporain, le plus actuel de tous les penseurs », parce que « son temps à lui, c'est le temps de l'esprit, qui domine les siècles ».

— Paradoxe, dira-t-on. L'esprit humain n'est-il pas en perpétuel progrès? Et notre monde n'est-il pas toujours à la recherche du nouveau, de l'originalité?

— Certes, mais s'il cherche la nouveauté en dehors de la réalité de l'être, il s'égare nécessairement. En particulier, s'il n'admet pas, avec saint Thomas, la réalité inchangeable de la nature humaine, de l'animal raisonnable, s'il fait de l'homme un ange ou une bête, il se perd dans les illusions de l'angélisme ou sombre dans les ténèbres de l'agnosticisme ou du matérialisme.

Le vrai moyen de faire du nouveau, c'est de faire d'abord du vrai. Les principes de saint Thomas sont définitifs, parce qu'ils sont fondés sur le réel. Toute philosophie qui commence par les contredire manque du fondement indispensable. « Faire passer la lumière de saint Thomas dans la vie intellectuelle du siècle, penser notre temps à cette lumière » sera pour nous le moyen le plus sûr d'être à la fois originaux et vrais.

Saint Thomas ne prétendait pas s'en tenir à la science d'Aristote. Nous non plus, nous ne rejetons aucun progrès scientifique de notre temps, mais nous ne confondons pas les découvertes modernes avec le progrès philosophique ou moral.

Vae mihi si non thomistizavevo, s'écrie Jacques Maritain. Thomistisons avec lui, thomistisons avec l'Eglise. C'est là qu'est le salut pour notre monde désaxé. Il ne trouvera pas son équilibre dans les trois grands courants qui, en dehors du thomisme, emportent la philosophie du siècle : l'agnosticisme, le naturalisme et l'angélisme.

Mais j'en ai dit assez. Sur ces « trois symptômes principaux du mal qui affecte aujourd'hui l'intelligence jusqu'en ses racines », je renvoie le lecteur à Maritain lui-même, aux substantielles pages 89-93, qui ramassent en un faisceau toutes les erreurs modernes et montrent, du même coup, l'urgente nécessité d'une restauration de l'intelligence dans les vérités métaphysiques.

PAUL HALFLANTS.

« Pour l'unité de l'Eglise »⁽¹⁾

Quelles sont les méthodes unionistes prônées par le R. P. Pribilla? Il distingue l'union dans le domaine de l'action pratique et l'union dans la foi. Nous résumerons très brièvement ce qu'il dit sur le premier point, pour nous arrêter plus longuement au second.

Il ne faudrait pas interpréter le refus de Rome de participer à l'œuvre de Stockholm dans ce sens qu'il serait défendu aux catholiques de collaborer avec les dissidents à la solution des problèmes sociaux, politiques et internationaux. Ce refus est lié intimement à l'aspect religieux que revêtait le Congrès de Stockholm; et au danger d'un interconfessionnalisme qui répugne au dogme catholique. A la question de savoir si, et comment, une collaboration pratique des diverses confessions serait possible et recommandable, le péril de l'interconfessionnalisme étant une fois écarté, l'encyclique ne répond pas. Mais elle semble bien, affirme le R. P. Pribilla, envisager avec sympathie pareille entente.

L'auteur se demande cependant si les *leaders* du mouvement de Stockholm se contenteraient d'une collaboration purement pratique qui ne se serait pas dirigée *ex professo* vers une réunion hiérarchique et culturelle (pp. 263-264). Pour sa part, il semble incliner plutôt vers une collaboration plus étendue, groupant non seulement tous les chrétiens, mais encore des incroyants et les adhérents à d'autres religions que le christianisme, et cela, sur la base de la morale naturelle et en union avec l'organisme existant de la Société des Nations (pp. 246-251). A l'objection qu'il se fait à lui-même que pareille solution laisserait improductives les forces morales spécifiquement chrétiennes de l'Evangile, il ne répond, à notre avis du moins, que d'une manière inadéquate. Il nous semble que les chrétiens, même séparés, ont cependant un idéal commun à faire fructifier et un témoignage à rendre au monde. Le R. P. Pribilla reconnaît d'ailleurs lui-même le poids de pareil témoignage (pp. 31, 113), la nécessité de ne pas attendre la restauration de l'unité dans la foi pour collaborer sur le terrain social et international (pp. 112-113), et la grande utilité de cette pratique en commun de la charité pour amener, petit à petit, à un rapprochement aussi dans les questions religieuses (p. 113).

Plus important pour nous, est le programme tracé par le R. P. Pribilla au travail unioniste catholique dans le domaine proprement confessionnel. Le R. P. Pribilla condamne à bon droit toutes les tentatives d'union qui seraient basées sur des équivoques ou un syncrétisme superficiel (pp. 279-282). Il revendique aussi, pour l'Eglise catholique, le droit à la propagande (pp. 274-277). En effet, « le prosélytisme s'impose à ceux qui ont conscience de posséder la vérité » (2).

Mais le R. P. Pribilla va plus loin et semble rejeter du point de vue de la théologie catholique toute réunion en groupe, toute réconciliation hiérarchique entre les Eglises. Voici ce qu'il écrit : « Une conférence comme celle de Lausanne démontre pleinement que les Eglises particulières tiennent fermement à leurs positions isolées et à leurs doctrines propres, et que, pratiquement, dans le domaine de la foi, elles font preuve d'une raideur toute semblable à celle qu'elles reprochent à l'Eglise catholique. Le chemin vers l'union passera donc difficilement par les Eglises particulières. — Mais il peut y conduire et y conduira bien par la conscience des individus. Toute la mentalité moderne concorde avec ceci. Surtout le protestantisme a isolé la conscience individuelle et l'a émancipée de l'autorité de l'Eglise. Mais, par le fait même, les Eglises protestantes se sont privées du droit de décider quoi que ce soit, en matière de foi, au nom de leurs adhérents individuels. Il faut donc bien laisser à chaque conscience individuelle le soin de rechercher et de trouver sa propre voie vers le Christ et vers son Eglise. L'individualisme qui, depuis le temps de la Réforme, a obtenu un empire toujours plus grand sur les esprits, s'oppose à tout arrangement et engagement collectif en matière de foi; il semble donc bien, au moins pour ce qui regarde le protestantisme, que le temps de l'union par Eglise soit passé définitive-

(1) Voir la *Revue* du 5 décembre 1930.

(2) *Irenikon*, V, 1928, 488-489; VII, 1930, 386. Le R. P. Pribilla, après avoir rappelé ce principe, semble s'étonner que les orthodoxes puissent encore s'indigner du prosélytisme et de la « concurrence » des autres Eglises. Le phénomène, cependant, est universel et on constate la même véhémence indignation dans les pays catholiques où se fait sentir la propagande protestante, méthodiste ou autre.

ment. Ainsi donc la suite des événements vient corroborer à son tour le point de vue catholique, qu'une union de la chrétienté n'est possible que par la voie des conversions individuelles. (pp. 199-200. — Nous soulignons.)

La conclusion qu'on vient de lire, ne nous semble pas juste. Il nous paraît inexact que l'expérience ait montré la méthode des conversions individuelles comme l'unique voie vers l'unité chrétienne. Et surtout, il n'est pas vrai que cette façon de concevoir l'apostolat unioniste constitue « le point de vue catholique ».

Nous ne suivrons pas le R. P. Pribilla dans ses considérations théoriques sur l'individualisme moderne et sur le droit qu'auraient perdu les Eglises protestantes à parler au nom de leurs adhérents. Nous ne discuterons pas avec lui la question de savoir s'il est d'une bonne méthode de négliger les derniers restes du principe d'autorité et du sentiment hiérarchique chez ceux qu'il faut amener à un christianisme où l'autorité hiérarchique tient une place prédominante. Soyons pratiques, et bornons-nous à constater un fait d'expérience commune et quotidienne : dans le domaine religieux, autant et plus peut-être que dans le domaine politique, la grande masse humaine, *the man in the street* comme on dit Outre-Manche, même dans notre monde occidental moderne, et bien plus encore en Orient, se laisse guider par l'autorité. Si donc l'unité chrétienne doit se faire un jour, il semble, humainement parlant, que ce ne sera pas sans un rapprochement des hiérarchies ecclésiastiques.

D'ailleurs l'histoire est là, qui montre que les schismes et les réunions se sont faits dans le passé par voie d'autorité et par groupes. Il serait difficile, croyons-nous, de trouver une Eglise importante qui aurait fait retour à l'Eglise-mère par de simples conversions individuelles. Et si un retour en groupe semble infiniment lointain, un simple coup d'œil sur les tableaux statistiques où sont mis en regard les chiffres des passages individuels, dans les deux sens, d'une Eglise à une autre, montre combien lointaine serait une unité chrétienne qui devrait se faire uniquement par des conversions particulières (1).

Le R. P. Pribilla reconnaît sans doute la justesse de ces remarques, puisqu'il ajoute lui-même en note au passage incriminé : « Certes, il faudra bien donner raison au cardinal Mercier quand il dit qu'en plus du soin pour gagner les individus, nous ne pouvons pas complètement négliger l'action sur les groupements ecclésiastiques des dissidents (2). Quand nous réussissons à acquérir de l'influence sur leurs personnalités dirigeantes, — même dans les choses religieuses la plupart des hommes se laissent guider par l'autorité, — il est vrai que nous n'arriverons guère, semble-t-il, à opérer des passages de collectivités entières, mais, peut-être, nous pourrions quand même détruire bien des préjugés et ouvrir ainsi la voie à une réunion future » (p. 200, note 2).

Ici donc le R. P. Pribilla semble reconnaître l'utilité d'un apostolat dirigé, non plus à provoquer des conversions individuelles, mais à agir sur les *leaders* des Eglises dissidentes, en vue d'une réunion hiérarchique future. Pourquoi a-t-il donc exclu dans le texte même de son livre, dans sa conclusion finale, pareille méthode d'apostolat unioniste ?

Il nous semble en effet que l'idée indiquée dans cette note, est d'une importance tellement primordiale pour tout l'apostolat unioniste qu'il convenait d'en tenir compte dans le corps même du livre, où elle aurait eu droit à des développements proportionnés, plutôt que de la noyer dans une note au bas d'une page.

Mais ce qui a de quoi nous étonner davantage, c'est d'entendre le R. P. Pribilla proclamer comme « le point de vue catholique » qu'« une union de la chrétienté n'est possible que par la voie des conversions individuelles ». Où donc l'Eglise catholique a-t-elle exprimé ainsi « son point de vue » ? Serait-ce par hasard à Lyon, à Florence, lors de la réconciliation de l'Angleterre sous Marie

Tudor, à Brest-Litovsk, ou lors des tentatives d'union avec l'Eglise bulgare (en 1860) ?

Est-ce que le cardinal Rampolla, se serait donc trompé lorsqu'il écrivit à lord Halifax : « Et tout d'abord, permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas exact qu'à Rome on se borne à désirer des conversions individuelles, ne voulant pas l'union en corps : il est vrai seulement qu'on ne veut pas d'entraves aux conversions individuelles, donc le succès est plus proche et plus facile, tandis que l'on s'occupe de l'union en corps » (1). Est-ce que le cardinal Mercier aurait manqué de sens catholique lorsqu'il écrivit : « Mais vous jugez que nous nous y prenons mal pour dénouer cette situation : notre méthode de travail est, selon vous, maladroite ; l'expérience vous a appris qu'il faut renoncer à agir sur les collectivités ; il ne faut viser que les individus. — De quel droit limitez-vous l'action de la divine Miséricorde ? Agissez, tant que vous le pouvez, sur les individus ; éclairez, de votre mieux, chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez pour elle, dévouez-vous à elle, parfait ; nul ne pourrait songer à vous en blâmer. Mais, qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable » (2).

Il serait cruel d'insister davantage sur ce qui, vraisemblablement, n'a dû être après tout qu'un *lapsus calami* de la part du R. P. Pribilla. Si nous avons tenu à le relever ici, c'est que sur ce point précis et important de l'apostolat unioniste catholique tant de fausses idées ont cours parmi les catholiques comme parmi nos frères séparés, et qu'il est de la plus haute importance d'étouffer dans son origine même tout ce qui, dans ce domaine, pourrait faire surgir, ou contribuer à développer des malentendus. Contentons-nous de renvoyer sur cette question aux exposés lucides de dom Lambert Beauduin (3).

Le R. P. Pribilla a lui-même magnifiquement exposé cette méthode de rapprochement irénique qui seule, en ce moment, peut contribuer de façon utile à préparer une réunion sans doute très lointaine encore. Mais si le but est lointain, il est urgent par contre de saisir l'heure de la Providence et de profiter des dispositions pacifiques actuelles avant qu'elles ne passent, pour inaugurer ce travail d'approche qui consistera à « clarifier l'atmosphère », ainsi que s'expriment nos amis anglicans, c'est-à-dire à dissiper les malentendus, à se libérer de part et d'autre de ses préjugés, à rétablir la vérité historique (4).

Ce sont sans doute les plus belles pages de ce livre, si beau à tant de points de vue, que celles où le R. P. Pribilla expose dans quel esprit il convient de travailler à ce rapprochement des esprits et des cœurs. Nous avons tenu à en publier ici-même de larges extraits (5) et nos lecteurs seront heureux de retrouver sous la plume du jésuite allemand ce même programme d'apostolat irénique qu'ils ont vu exposé si souvent dans cette revue depuis cinq ans.

Le R. P. Pribilla entrevoit trois possibilités de communication et d'échanges d'idées avec nos frères séparés.

Ce sont d'abord les *publications savantes*, mises au point et discussions scientifiques par écrit. La méthode a ses écueils et ses limites. « Aussi comprend-on aisément pourquoi, dans ces derniers temps plus qu' auparavant, on ait eu recours au moyen des *conversations privées et orales*. La parole parlée a une action immédiate, où l'*ethos* et le *pathos* de la personnalité s'expriment

(1) S. Em. le cardinal Rampolla à lord Halifax, 24 août 1896. Voir VISCOUNT HALIFAX, *Leo XIII and Anglican Orders*. Londres, 1912, p. 51.

(2) *Irenikon*, II, 1927, (77).

(3) *Irenikon*, V, 1928, 481-492 ; VII, 1930, 388-392.

(4) Cardinal MERCIER, *Irenikon*, II, 1927, (88).

L'*Osservatore Romano* commentait ainsi ces belles paroles du cardinal : « Il s'est développé les derniers temps un nouveau et très noble apostolat, dirigé vers la collectivité plus que vers les individus : l'apostolat pour l'unification des Eglises. Cet idéal n'est pas chimérique, comme d'aucuns le pensent, qui voudraient que l'on continuât sur la route des conversions individuelles, et qui, sont convaincus de l'impossibilité d'agir sur la grande masse. S. Em. le cardinal Mercier, dans sa lettre sur les *Conversations de Malines* disait : « De quel droit limitez-vous, etc. (le passage cité par nous, plus haut). C'est votre exclusivisme qui est condamnable. » Seule, l'Eglise catholique garde la vérité intégrale ; mais nous ne pouvons nier les ressources de vitalité chrétienne que, grâce à l'Écriture-Sainte, aux sacrements, aux bonnes œuvres possèdent certaines Eglises séparées. En niant systématiquement ces Eglises, on risque d'ignorer la « part du Christ » qui se trouve en elles. Il est évident que l'action sur la masse ne donne pas des résultats rapides, tangibles, que l'on peut obtenir chez les individus ; et on ne peut prévoir si le succès couronnera cette action. Mais pour semer est-il nécessaire d'avoir la certitude de récolter ? » (10 septembre 1925.)

(5) Voir pp. 513 et suiv.

(1) On s'étonne parfois de certaines impatiences. Parce que l'apostolat de rapprochement en vue de l'unité chrétienne est un travail de siècles, parce que, tout à ses débuts encore, il lui arrive de chercher parfois ses voies, certains se croient autorisés à parler de « rêves utopiques de théoriciens incorrigibles. » Et quoi ? voilà quatre siècles que des centaines et des milliers de missionnaires se sacrifient à l'évangélisation de l'Inde, et pour aboutir à quoi ? C'est à peine si un pour cent des indigènes a embrassé le catholicisme (STREIB, 1929, donne 3.327.091 catholiques, contre 320.667.808 païens) ; et aujourd'hui encore, après quatre siècles d'évangélisation, l'on discute et l'on décourage les méthodes d'apostolat missionnaire... Motif de désespérer ? Pas plus dans les méthodes d'apostolat missionnaire, que dans le travail pour l'Union ! Il nous suffit de faire une besogne utile ; le succès, *tempora et momenta* sont dans les mains de Dieu.

(2) Sur l'opinion du cardinal Mercier, voir : *Irenikon*, II, 1927, (77-79) ; VII, 1930, 388-390, etc.

pleinement... Dans une conversation orale, il est aisé de mettre au point les malentendus, qui, autrement, traînent en longueur; elle permet de répondre immédiatement à des objections et des questions, et à ces objections et ces questions précisément auxquelles tiennent davantage les participants. De plus, on peut, dans une conversation, faire sans scrupule des concessions et donner des explications dont la mise par écrit constituerait peut-être une grave faute de prudence ou de tact. Des conversations confidentielles, conduites de part et d'autre avec sincérité, si elles ne dissipent pas d'un coup les oppositions doctrinales, uniront cependant les cœurs dans le respect et l'affection. Ainsi arrivera-t-on à une détente confessionnelle, et à des rapports mutuels qui s'harmonisent avec l'esprit chrétien. Bref, on ne saurait contester les avantages positifs, théoriques et pratiques, des conversations privées » (pp. 297-298). Et le R. P. Pribilla de rappeler à ce propos les paroles bien connues du cardinal Rampolla et du cardinal Mercier.

L'auteur insiste sur l'intérêt qu'il y a à restreindre le nombre de ceux qui prendraient part à pareils échanges de vues. L'expérience des conférences mondiales a prouvé qu'il est souverainement important qu'il y ait « un nombre croissant de personnalités chrétiennes privées qui, disséminées un peu partout, par-dessus les mers et les continents, d'Eglise à Eglise et de peuple à peuple, apprennent à se connaître personnellement, se rencontrent les yeux dans les yeux, personnellement et régulièrement, restent en relations continues et se font progresser les unes les autres » (1).

N'y a-t-il pas, enfin, un troisième moyen d'échanger des vues les rencontres officielles dans le genre des conférences mondiales? I.aissons ici la parole au R. P. Pribilla lui-même.

« Même du côté catholique, la crainte a été exprimée, de façon prudente et dans la meilleure intention, que par l'abstention des catholiques, on ait, d'une part, laissé passer une occasion excellente de faire valoir le point de vue catholique, et, d'autre part, créé le danger que le grand mouvement pour l'union ne se développe par la suite contre l'Eglise catholique...

« Les décisions ecclésiastiques exigent que les catholiques ne favorisent et ne soutiennent aucune autre union chrétienne que le retour des dissidents à l'Eglise catholique, qu'ils omettent par conséquent tout ce qui pourrait entraver ou rendre plus difficile cette solution du problème de l'union. Le maintien de sa prétention dogmatique à être la seule vraie Eglise du Christ détermine de même le cercle le plus étroit, qu'en tout état de choses l'Eglise catholique veut garantir contre tout danger. Au delà de ce cercle, il n'y a plus de positions imposées par le dogme; là commence le domaine plus large des mesures d'ordre disciplinaire et tactique, en vue d'arriver à une entente avec les dissidents. Ici il n'est pas possible d'arrêter une fois pour toutes et dans un sens unique l'attitude de l'Eglise catholique et des catholiques.

« L'histoire est là d'ailleurs pour nous prouver que tel moyen, rejeté ou défendu par l'Eglise à un moment donné, fut utilisé ou permis par elle, comme vraiment adapté au but, à d'autres moments et dans des circonstances différentes.

« Pour ce qui est de l'avenir, bien des voies s'ouvrent devant l'Eglise dans son travail pour la réunion des dissidents. Elle peut les inviter elle-même à des congrès communs et des conférences pour l'union, ou bien se rencontrer avec eux sur un terrain neutre. Elle ne récuse même pas, en toute hypothèse, des discussions religieuses publiques avec les dissidents... Ce qui fut, un jour, un moyen mauvais, en peut devenir un bon dans d'autres circonstances.

« Enfin l'Eglise peut, à l'avenir comme dans le passé, recourir au moyen extraordinaire d'un concile général et y inviter les dissidents, pour promouvoir ainsi l'union des Eglises...

« Une grande organisation qui embrasse le monde, comme l'Eglise catholique, est encline, de par sa nature même, à continuer sa marche dans les voies qu'elle a suivies jusque-là dans l'histoire et à emprunter à son passé les exemples pour son attitude future. A ce conservatisme justifié, elle allie cependant une merveilleuse puissance d'adaptation aux cadres mouvants des temps; et puisqu'elle a la promesse de l'assistance du Christ pour tous les temps, nous pouvons avoir la ferme confiance, que, s'adaptant à toutes les circonstances, elle saura rencontrer les besoins nouveaux sur des routes nouvelles » (pp. 301-304).

Arrêtons ici ces citations déjà trop longues et restons sur cette

impression de confiance inébranlable dans la vitalité et la souplesse de l'Eglise.

Cette simple analyse aura suffi, croyons-nous, à mettre en lumière l'intérêt puissant que présente cet ouvrage. Il est un signe des temps nouveaux et remplit d'espérance tout ami de l'union et d'un rapprochement entre chrétiens. Nous avons tâché d'en dégager les pensées maitresses, mais il nous a été impossible de donner une idée de la richesse d'information, de la valeur documentaire de ce livre, bourré de faits, de noms et de dates. A ce point de vue, rien ne saurait remplacer l'étude du volume lui-même. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander à nos lecteurs comme nous avons été heureux de trouver l'éminent auteur d'accord avec les idées iréniques que *Irenikon* et aussi la *Revue catholique* ne cessent de propager.

Préité d'Amay-s/Meuse.

DOM GOMMAIRE LAPORTA,
Moine de l'Union

Les livres et la vie

« Ame, ma belle âme... »

C'est le titre d'un article que M. Jean Guéhenno, dans *Europe*, consacre aux derniers livres de M. du Bos, son *Dialogue avec André Gide* (1) et ses *Extraits d'un journal* (2). Si nous n'avons pas encore abordé ici ces deux ouvrages, à la vérité assez importants pour mériter une analyse, c'est que nous éprouvions devant eux tout à la fois un respect un peu appliqué et je ne sais quel malaise obscur qui nous faisaient hésiter à définir leurs propos. L'attaque de M. Guéhenno nous fournit l'occasion unique d'éclaircir les causes secrètes de ce respect et de ce malaise. Nous ne voulons point la laisser passer, sans nous en servir à tout le moins comme d'un prétexte à une étude plus générale.

Nous avons lu avec quelque peine le *Dialogue avec André Gide*. M. du Bos est un écrivain difficile, non pas à la manière de Paul Valéry par excès de condensation, mais à la manière de M. Gabriel Marcel par un afflux d'approximations successives qui ne permettent à la pensée d'avancer que pas à pas.

Il ne faut donc pas imaginer ce *Dialogue* comme un dialogue classique où, le conflit intérieur étant saisi à son maximum de tension, on voit s'affronter des esprits, mais bien plutôt comme une longue conversation avec incidentes et reprises, une conversation de salon, et même de salon littéraire, où l'on a tout le temps de disputer, de se reprendre, voire de se déjuger.

A l'époque où parut ce livre, M. Massis dont il confirmait les « jugements » sur André Gide en fit état dans ses articles de la *Revue universelle* qui mettaient avec netteté et éclat un point final à ses analyses de l'œuvre gidienne. M. du Bos en une lettre embarrassée, effrayé sans doute lui-même des conséquences de son livre, voulut démentir sous couleur de nuancer. On saisit là toute la faiblesse de sa personnalité : une impuissance à s'engager, une incessante réticence, une volontaire et naturelle subtilité qui risque d'aller jusqu'à la confusion.

Son œuvre pourtant force l'attention, et il faut bien définir d'abord les raisons de notre respect; nous n'en serons que plus libre ensuite pour expliquer notre malaise.

M. du Bos a les qualités de ses défauts. Sa minutie comporte une part de sincérité attentive qui lui permet de retenir les moindres nuances de pensée, les moindres courbes d'évolution. Si son *Dialogue* n'a point le pathétique aigu des grands affrontements classiques, il n'en a pas moins un pathétique très particulier, toujours présent, qui s'accroît même à chaque méandre de la pensée, que chaque approximation enrichit. Trop soumise sans doute, pour être intégralement clairvoyante, sa condamnation de M. Gide n'en a qu'une valeur plus grande. Il est vraiment un juge d'instruction consciencieux qui ne discute que toutes pièces en main... qui ne prescrit qu'une sentence équilibrée... mais enfin qui juge.

(1) Au Sans Pareil.

(2) Chez Schifferlin.

(1) Deissmann, cité par le R. P. Pribilla, p. 299.

Et puis, si l'on veut être juste, il faut ajouter que les prestiges de l'amitié et les retenues de l'admiration littéraire apaisent ici le critique. Une certaine générosité en fait vraiment toute la valeur, et nous n'aurions que du respect si cette générosité n'évoluait en quelques passages vers une pénible complicité.

Ici même notre respect s'efface devant notre malaise, et M. Guéhenno qui a le tort de ne point saisir le premier, excelle, semble-t-il, à définir et à préciser le second.

Dans le *Journal* de M. du Bos, note-t-il « on voit un homme merveilleusement délicat, parfois presque honteux d'être un homme, et qui, pour devenir un ange, n'avait presque rien à faire... Qui semblait chercher dans l'émotion esthétique presque toujours l'occasion d'une fuite, et, sous prétexte qu'il touchait ainsi la plus profonde réalité, le moyen d'une idéale absence, ne devait-il pas un jour reconnaître sa foi dans une religion qui justement a nommé sainteté cette absence?... Après Corot, Keats, Walter Pater, et de douceur en douceur ne fallait-il pas qu'il découvrit les douceurs de l'Évangile?... »

Il faut avouer qu'ici le bât blesse. M. Guéhenno a tort de parler de l'aptitude de M. du Bos à faire l'ange, ce dont celui-ci n'a certainement nul dessein, mais il touche juste quand il réside de tant cette assimilation de la douceur chrétienne à des douceurs toutes littéraires, devant cette pente de M. du Bos à intégrer dans un univers purement esthétique et abstrait les vives réalités de la Foi. Et, on le devinera sans peine, si nous soulignons ce reproche, ce n'est point certes pour nous montrer désagréable envers quelqu'un dont nous respectons la conscience subtile, mais parce qu'il pose un problème plus général qui, mal résolu, risquerait fort de compromettre bien des tentatives de redressement et de retour à une littérature humaine, ce qui est notre grand espoir.

* * *

Lorsque nous disons que la condition nécessaire d'un art vraiment renouvelé aux sources d'une humanité profonde est un incessant souci de l'âme, nous voulons parler de cet accent qui doit soulever une œuvre vraiment jaillie de l'homme, de cet engagement qu'elle comporte, de cette aptitude qu'elle doit avoir à se tenir dans l'ardente proximité de l'avènement, à le dominer, à le diriger et à le juger selon des valeurs spirituelles. Or nous craignons que des cas comme celui de M. du Bos ne viennent apporter quelque confusion dans notre propos.

Quand nous parlons d'âme, nous l'entendons, non au sens un peu romantique et diffus de Walter Pater par exemple, mais au sens de Charles Peguy. L'âme, pour nous, n'est pas « survolante » — pour employer une expression d'ailleurs heureuse de ce vaudevilliste de M. Berl! — mais appliquée, toute tendue vers la condition de la terre, formant un tout avec le corps, avec les sens, les douleurs terrestres, ne pouvant s'affranchir de cette nécessité de choir sans s'abolir et se renoncer dans une extase pseudo-mystique. L'âme pour nous, est d'abord une humble puissance, elle est ce chant que font dans leur équilibre précaire les vertus naturelles d'abord, l'honneur et la fidélité, la constance et la pitié — et qui ne s'élève qu'ensuite jusqu'aux vertus théologiques, toutes proches et humaines, elles aussi — *per speculum et in Enigmata...* Or ce n'est point là l'âme telle que la conçoivent un bon nombre de

littérateurs qui font fonction « d'idéalistes » dans un monde où la concentration matérialiste est chaque jour plus étroite et plus inhumaine. L'âme pour eux est une puissance d'évasion qui relève surtout de l'ordre sensible, et nous procure le bienfait d'un univers où n'interviennent plus les humbles contingences humaines. L'âme, pour eux, est dans les livres. Ils en font une religion, ils les reçoivent comme une espèce de révélation. Ils se constituent un univers de papier imprimé et de musique. Ils s'y exilent avec leur âme, et, peu à peu, insensiblement, celle-ci finit par prendre la forme et la limite de cet univers. Ils vivent dans la « chose littéraire », reçoivent les services de presse comme s'ils étaient le Saint-Esprit et s'émeuvent à la lecture d'une phrase de M. Giraudoux comme s'il s'agissait de la mort d'un homme ou d'une guerre. Leur art lui-même y perd cet éclat supérieur que confère seul le contact direct avec les grandes aventures de l'homme et la simplicité des choses. Il devient de second degré, réservé à des initiés. Ils constituent une sorte de « caste » retirée du monde, une espèce d'univers des lettres que ne renouvelle aucun souffle venu du large des passions et des événements.

Ce n'est point certes cette sorte d'âme qui nous donnera les œuvres fortes que nous réclamons et dont le public a besoin. Leur hermétisme — et je ne sais quelle inconscience insincérité — rebute le lecteur comme il stérilise l'auteur. Cette âme « toute infestée de livres » n'est qu'une caricature de l'âme, d'un ordre d'ailleurs non supérieur, mais infra-humain. L'âme véritable allume les yeux et les fait s'ouvrir plus brillants à la caresse des choses du monde — routes, forêts ou noires chaumières —, elle les rend plus sensibles et plus lucides devant les douleurs de chaque jour, les pauvres joies de cette cité charnelle, qui reste vraiment, ardemment « le corps de la cité de Dieu ».

Envisagée sous cet aspect, « l'âme littéraire » est une maladie de l'âme véritable, et néfaste tout à la fois à l'art et à la religion. M. Guéhenno lui accorde encore trop d'honneurs à notre gré lorsqu'il affirme qu'elle est « d'une merveilleuse sensibilité ». La véritable sensibilité, en effet, est celle qui éprouve et qui transfigure la douce réalité du monde, ses mille visages devant les yeux et non point celle qui ne voit les images les plus directes qu'à travers le travail des livres. Les plus beaux rêves sont ceux qui se lèvent, inattendus et jaillissants, de l'expression des choses simples. La monotonie de Virgile, celle de Racine, sont les conditions de la soudaine surgie poétique des vers merveilleux.

Si du domaine propre à l'art on passe à celui du spirituel, cette « âme survolante » n'en demeure pas moins malfaisante et trop fertile en confusions. Elle a le tort de faire prendre le catholicisme pour un asile de toutes les faiblesses, un refuge pour toutes les lâchetés, une démission des devoirs de l'homme, alors qu'il est en vérité l'accomplissement le plus total des pensées et des passions que peut vivre un homme — le plus total parce que équilibré. Nous sommes d'accord avec Guéhenno pour souhaiter que l'art comme l'esprit « se convertissent d'abord à l'humain »... Mais l'humain doit permettre au chant de l'âme de s'élever des sursauts pénibles du corps, il doit être un ordre complet, embrasser toutes les forces de l'homme, les rassembler dans l'unité.

JEAN MAXENCE.

Les idées et les faits

Chronique des idées

A propos de don Quichotte

Il est absolument vrai que don Quichotte est vivant encore depuis trois siècles qu'il est sorti du génie de Cervantès, et René Benjamin pouvait dire dernièrement, dans une spirituelle conférence, que l'immortel ouvrage du grand Espagnol, encore frémissant de vie, est « comme un oiseau dans la main ».

Pour moi, nous disait notre illustre maître de l'Université de Louvain, il y a quelque cinquante ans, Léon de Monge — et il l'a redit dans ses *Études littéraires et morales* — Cervantès

est un des plus grands parmi les génies originaux et vraiment créateurs. « Si j'avais à choisir, ajoutait-il, entre tous les livres, — je mets à part la Bible — sortis de l'imagination des hommes cinq ou six œuvres de génie qui seules pourraient être sauvées dans un grand naufrage des lettres, dans une invasion de nouveaux barbares, je crois que je prendrais dans l'arche Homère, Sophocle, Dante, Shakespeare, Cervantès et Molière. Et s'il en fallait sacrifier un ou même deux, je garderais Cervantès.

Parmi ces génies si différents les uns des autres, il y en a de plus grands peut-être, il n'y en a pas de plus purs. Homère et Sophocle sont à part, c'est d'un autre monde. Dante a ses amertumes profondes, ses haines civiles implacables. Shakespeare semble douter et désespérer avec Hamlet; puis, Falstaff, ce Panurge anglais, l'amuse trop. Molière a parfois ses bassesses. Aucun

d'eux n'a cette bonté toujours expansive, cet admirable équilibre des sentiments et des facultés, cette sérénité d'âme, cette gaîté sans fiel, cette humeur toujours vaillante et joyeuse du vieux manchot de Lépante. »

A ce jugement d'un maître, il n'y a rien à ajouter, ni rien à en rabattre. Mais, pour être toujours vivante, pour être entrée dans l'histoire et s'y maintenir dans son prodigieux rayonnement, est-ce que la création de Cervantès est restée telle qu'elle est éclosée de sa pensée? Dans don Quichotte, un des érudits qui ont le plus contribué à remettre en faveur la chevalerie du moyen âge, Léon Gautier, qui a popularisé la chanson de Roland, dans le type de don Quichotte, Gautier voit l'envers du chevalier, le fou qui déshonore le dévouement, l'héroïsme, tandis que Sancho incarne et fait admirer les vertus prosaïques et poltronnes. Sans songer à imputer directement pareil dessein à Cervantès, beaucoup estiment que sans le vouloir il a tué l'esprit chevaleresque par l'arme du ridicule. Il ne cherchait qu'à distraire, amuser le lecteur, il a de fait sacrifié l'héroïsme à la vulgarité paysanne et bourgeoise. Pour être assez répandue et acceptée même par de bons esprits, telle interprétation est insoutenable lorsque, laissant là le troupeau des imitateurs qui l'ont défigurée à plaisir, on se reporte à l'authentique original, et que l'on démêle la vraie pensée de Cervantès. Et Léon de Monge faisait dire au *Président* dans le chapitre dialogué qui traite ce sujet : « Je veux qu'un homme de cœur, tout simplement un brave homme, lise l'œuvre de Cervantès; il est possible qu'il n'y comprenne pas grand'chose, mais je le défie de me dire : « Si je devais être un des deux héros de ce livre, je serais » Sancho Pança ».

En effet, ce que l'écrivain espagnol a voulu tuer, ce n'est pas la chevalerie, c'est la littérature trouble et malfaisante des romans de chevalerie qui a sévi comme un fléau dans toute l'Europe, détraquant les cervelles, corrompant les mœurs. Qu'on se rappelle le mot de Brantôme à propos d'*Amadis* — qui était cependant un effort pour moraliser Lancelot — il disait qu'il « voudrait avoir autant de centaines d'écus qu'il y a eu de balles, tant du monde que de religieuses, que la lecture de l'*Amadis* a perdues. Et, si Saint-Marc-Girardin proteste contre ce mot-là, Léon de Monge ne croit pouvoir le corriger qu'ainsi : « Que de femmes on a trompées séduites et perdues au moyen de l'*Amadis* ».

L'héroïque croisé de Lépante, dont la vie de sacrifice est le plus fidèle commentaire de son œuvre, a donc voulu, de la main qui lui restait, croiser la plume contre cette littérature pervertissante, et il a réalisé son dessein par la création de don Quichotte. Comment l'a-t-il présenté? Don Quichotte est un hidalgo provincial, un gentilhomme campagnard, aussi pauvre que fier. Il ne le cède pas au Cid en générosité, en vaillance, en droiture. Mais la lecture des romans du cycle de la Table Ronde lui a tourné le sens de l'entendement. Se battre sans motif, braver la mort uniquement pour prouver sa bravoure, brûler d'amour platonique pour une femme imaginaire : voilà quelques traits de la folie de celui qui se croit chevalier de la Table Ronde, le type de la chevalerie errante. Délaissant les réalités, il vit dans un monde de chimères, où il se regarde comme affranchi de toute hiérarchie sociale, n'ayant d'autre loi que son épée, d'autre raison de vivre que de plaire à sa Dulcinée de Toboso. Sa folie est d'une espèce très rare, digne d'une grande âme, elle satisfait son orgueil, elle ne flatte aucune vanité mesquine, écrit Léon de Monge, elle n'autorise aucune faiblesse, elle ne justifie aucun vice. Qu'on me permette une citation du roman de Cervantès où don Quichotte se dépeint à merveille :

« Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition; d'autres celui de l'adulation basse et servile; d'autres encore celui de l'hypocrisie trompeuse... Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans le sentier droit de la chevalerie errante, méprisant, pour exercer cette profession, la fortune, mais non point l'honneur. J'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences, vaincu des géants, affronté des monstres et des fantômes. Je suis amoureux, uniquement parce qu'il est d'absolue nécessité que les chevaliers errants le soient; et, l'étant, je ne suis pas des amoureux coupables, mais des amoureux platoniques et continents. »

* * *

Le nom de don Quichotte a résonné avec force dans une polémique récente et on me permettra d'en toucher un mot ici-même.

M. l'abbé Brémond, esprit ondoyant et divers, dont la fantaisie ne recule devant aucune audace a naguère, dans une série d'articles

de la *Revue des Deux Mondes*, institué un parallèle qui a paru choquant entre don Quichotte et saint Ignace de Loyola. Un jésuite italien, le P. Cavallera, s'est senti ému et a vivement riposté. Un jésuite français, le P. Aloys Pottier, a dégainé l'épée et frappé fort dans le volume intitulé : « *Pour saint Ignace et les Exercices contre l'offensive de M. Brémond.* » Je me borne ici à la question irrévérencieusement posée et résolue par le spirituel académicien, du donquichottisme d'Ignace de Loyola.

Passé encore, opine le P. Pottier, si pour caractériser tant bien que mal la mentalité du converti de Loyola, on avait insinué en passant « qu'en lui se mariaient l'idéalisme de don Quichotte et le pragmatisme de Sancho Pança », c'eût été boutade négligeable. Mais ce qui révolte le P. Pottier, c'est que, sous prétexte de brûler dans l'airain le portait de Loyola « on nous tienne quinze pages durant en face du chevalier à la triste figure, et que vingt-cinq fois on fasse revenir en ces quinze pages les mots don Quichotte, donquichottisme, chevalier errant, chevalerie errante ». Ah! ce n'est pas seulement faute de goût, « c'est, une parfaite incécence, Monsieur l'Abbé ».

Je comprends l'émotion du P. Pottier aux yeux duquel l'héroïque chevalier de la Manche est un personnage absolument ridicule dont on ne peut entendre prononcer le nom sans rire. Il est clair qu'il faut tenir compte de l'acception courante des mots et que, dans l'espèce, s'ils ont un sens péjoratif, on n'en peut faire l'application bienveillante ou simplement correcte qu'en les dépouillant de leur malice par un additif. Et peut-être M. Brémond, qui fut jésuite, était-il tenu, par décence, à user d'une particulière modération.

Quoi qu'il en soit, où donc le spirituel académicien qui eût rendu des points à Anatole France pour les petites rosseries corrosives, place-t-il le donquichottisme ignatien? Il part de cette assertion : la caractéristique de la chevalerie du XVI^e siècle est la subordination de la bravoure à l'amour. Pour lui, don Quichotte est essentiellement le chevalier amoureux. Or, nous possédons un document prodigieux, le *Récit du pèlerin*, dicté par saint Ignace au P. Gonzales de Camara, ministre de la maison professe de Rome, dans lequel le Pèlerin, Ignace lui-même, raconte toute son histoire, même ses légèretés de jeunesse. Il y a dans le *Récit* un passage très curieux où le bon vieillard n'a pas craint de dévoiler ses états d'âme tout à fait conformes à l'esprit de la chevalerie. Il s'absorbait pendant des heures dans des rêves extravagants : « Il se représentait en imagination les exploits qu'il lui faudrait accomplir au service d'une certaine dame, les moyens qu'il prendrait pour parvenir dans la terre qu'elle habitait, les devises et les expressions emblématiques, les paroles qu'il lui adresserait, les prouesses qu'il accomplirait à son service. Et il en était venu à ce point de présomption qu'il n'apercevait point l'impossibilité pour lui de réaliser ce rêve. Or cette dame n'était pas d'une noblesse ordinaire, ce n'était ni une comtesse, ni une duchesse, mais son rang était plus élevé encore ».

L'abbé Brémond s'est jeté sur ces lignes goulument, il y a trouvé le vrai Ignace, son goût de l'aventure, sa passion de la gloire, sans doute, mais tout cela, en fonction et au service de l'amour. Toute la mystique ignatienne se rattache à la métaphysique amoureuse. « S'il veut faire de grandes choses, c'est uniquement pour en rapporter la gloire à la Dame de ses pensées : *Omnia ad majorem Dominae gloriam*. Sa conversion n'est donc qu'un léger changement de devise, la substitution du masculin au féminin. *Domini* pour *Dominae*. Bravoure, héroïsme subordonnés à l'amour : voilà Ignace. Pour le comprendre, on doit d'abord écouter Cervantès : « *Ignace étant beaucoup plus loin d'Amadis que de don Quichotte, beaucoup plus loin encore de Montluc.* »

N'en déplaie au spirituel académicien, il ignore complètement Amadis. Il suffit d'une légère teinture de littérature espagnole pour savoir qu'Amadis est de la même école amoureuse que Lancelot, représentant de la chevalerie amoureuse autrement caractérisé que celle de don Quichotte.

Assurément, il fait de l'amour tel qu'il est compris dans les romans de la Table-Ronde, la loi suprême de la vie, l'unique loi morale, mais il a eu soin de se forger imaginativement les chaînes d'un amour honnête et permis, la Dulcinée étant libre, et, en cela, il est un Amadis parfait. Toutefois, comme l'observe Léon de Monge, il ne tient pas tant à l'amour qu'il en a l'air, de sa nature il ne serait pas porté à être un Amadis, moins encore un Galaor, mais l'amour fait partie de l'idéal qu'il épouse, sans y rien changer. Il faut qu'il soit sectateur de l'idéal féminin sous peine de n'être plus chevalier.

Partir de là pour projeter sur la figure d'Ignace l'ombre de don Quichotte paraît une bizarre fantaisie. C'est perdre de vue que le chevalier, tout en rapportant ses prouesses à sa Dame, en se recommandant à elle devant le péril, en lui demandant l'inspiration, poursuivait le dessein de sa propre gloire, si bien que, en fait, dans cette mentalité, l'amour était plutôt subordonné à la bravoure. C'est aussi exagérer manifestement la portée du passage cité du *Récit*, car la Princesse lointaine ne joue aucun rôle dans la conversion d'Ignace. Il le dit même expressément. « Et voilà que les rêveries passées s'en allaient dans l'oubli, chassées par les saints desirs qu'il éprouvait et qui s'affermirent, grâce à une vision qu'il eut. » C'est Notre-Dame qui lui apparaît avec l'Enfant Jésus, le libère des illusions mondaines, le vide des plaisirs charnels. Il sera le chevalier de Notre-Dame. Il défendra son honneur, jusqu'à menacer de son épée le blasphémateur de sa virginité. Il lui vouera sa chasteté, en se rendant à Montserrat.

Aussi bien, M. Brémont lui-même, comme pris de remords, a fini par avouer : « Entre nous, je ne suis pas bien sûr que sa Princesse lointaine l'ait jamais tant obsédé. Il n'est pas né moins sensé que chevaleresque ».

Alors, si M. Brémont a tiré flamberge au vent contre un moulin, qui donc est don Quichotte ?

J. SCHYRGENS.

BELGIQUE

La question flamande

Voici la fin des Lettres à un Wallon sur la question linguistique publiées par M. Elie Baussart dans la Terre wallonne :

QUATRIÈME LETTRE

Ce n'est pas un thomiste que vous êtes, cher ami, que j'aurai l'ingénuité de rappeler que le bien commun est le but de la société civile.

Or, plus j'observe, plus je réfléchis et plus je me convaincs que le bien commun de la Flandre et du pays exige la satisfaction des revendications flamandes. La justice, reconnaissances le loyalement, n'est pas satisfaite tant que les droits que le peuple flamand tient de la nature ne sont pas consacrés et protégés par la loi. Faute de cela, la lutte s'exaspère sur le terrain linguistique et, avec elle, s'accroissent l'irritation populaire, la désaffection à l'égard de la Belgique, la menace d'une sécession politique. Que devient, dans de telles conjonctures, la concorde, élément essentiel du bien commun ?

Comment, dès lors, pouvez-vous me reprocher ce que vous appelez mes « concessions excessives » aux flamingants ?

Dites, croyez-vous que l'on soit en état de les ajourner encore longtemps ? Les Flamands sont le nombre — n'ont-ils pas au surplus la majorité parlementaire ? ils sont habiles — rappelez-vous comment ils ont fait voter la réforme administrative de 1921, la loi militaire de 1928, et, il y a quelques mois, la flamandisation de Gand ; ils sont forts — parce qu'ils ont une mystique tandis que les Wallons n'en ont pas encore, que les Bruxellois et les centralisateurs officiels n'ont que des préjugés et des intérêts.

Vous n'êtes pas de ceux-là — au reste, en demeure-t-il ? — qui ont prétendu que le mouvement flamand était un mouvement artificiel, entretenu par des politiciens, des « petits vicaires » illuminés, des primaires et des arrivistes. Et cependant, combien parmi nous ont cru à une solution de continuité entre le peuple flamand et ses chefs, ceux-ci prêtant à celui-là des aspirations, des idées, des revendications qu'il ne partageait guère. Il a fallu l'élection de Borms, celle de onze députés nationalistes pour révéler aux plus aveugles et aux plus obstinés la puissance de la marée flamingante.

Ah ! qu'on ne vienne plus me parler de la nécessité d'une langue de cohésion nationale, du français ciment de l'unité belge. N'était-ce pas précisément les journaux flamands de langue française, nos correspondants flamands de langue française qui nous cachaient la véritable situation en Flandre en entretenant le mensonge d'une Flandre immunisée contre l'idéologie flamingante, indifférente sinon hostile au programme des Van Cauwelaert et des Huysmans ! Personnellement, je n'ai commencé à en percevoir la réalité qu'en

lisant la presse de langue flamande, qu'en cherchant, en pays flamand, des témoignages et des manifestations ailleurs que chez ceux qui parlaient ma langue.

Croyez-moi, mon cher ami, la Flandre est unanimement, profondément, passionnément flamingante : le peuple l'est, instinctivement ; la jeunesse l'est, avec la générosité et l'ardeur de son sang ; la bourgeoisie longtemps réfractaire, puis hésitante, y vient pour sauver son influence et ses intérêts.

Quand je dis que la Flandre est flamingante, je ne veux pas signifier qu'elle ait produit un acte explicite d'adhésion au programme minimum et que les *bonden* flamingants groupent toute la population.

Un vent de mysticisme a soufflé sur la Flandre et les âmes en ont été et en demeurent remuées. Le mot Flandre, chez ce peuple profondément croyant, a des résonances quasi religieuses — avez-vous remarqué cette alliance dans le fameux AVVK (Al voor Vlaanderen, Vlaanderen voor Christus) ? La Flandre ce n'est pas que quatre provinces avec leurs quatre millions d'habitants et la somme de biens qu'elles représentent, c'est la matérialisation d'un idéal où le cœur et la chair, l'esprit et la matière, les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir trouvent leur objet et leur expression. La Flandre, c'est un peuple qui a pâti, mais qui a conservé intactes ses énergies, un peuple humilié dans sa langue qui n'a cessé de rêver de grandeur, un peuple enfin qui, fort de sa jeunesse recouvrée, se sent maître de son destin.

La Flandre, elle est présente dans cette réunion de quelques étudiants coiffés de « flattes » et dans cette congrégation de jeunes filles invoquant pour elle les saints protecteurs du pays ; elle est dans ces sociétés littéraires et dans ces corps savants jaloux de plier la langue ancestrale à toutes les formes, à toutes les nuances de la pensée ; elle est dans ce drapeau et dans ce chant au lion flamand qui dilatent les cœurs, allument les fièvres et les enthousiasmes ; elle est à Dixmude, enfin, au pied de l'Yzerkruis, quoi qu'en pensent les frénétiques d'un patriotisme imbécile. Partout, c'est la même flamme haute, la même impatience difficilement bridée, la même force incompressible.

Cette force, il faut compter avec elle, il faut l'insérer dans le cadre des réalités nationales pour le bien — et le salut du pays.

Et il est d'autant plus urgent de le faire que des passions la travaillent qui y développent des éléments irréductibles au fait belge que nous avons à cœur de sauvegarder. J'ai nommé le nationalisme flamand qui affirme que la Flandre peut se suffire à elle-même, que la Belgique est une superfétation juridique qui en arrête le développement, que le salut de la Flandre réside dans la création d'un Etat flamand ou d'une Grande-Néerlande.

Le nationalisme agit à la fois comme un virus dans le corps flamand dont il entretient la fièvre et comme un stimulant à l'égard du flamingantisme orthodoxe qu'il menace à sa gauche.

Je ne crois pas qu'il soit aujourd'hui un danger pour la Belgique ; mais il me paraît certain que si les réformes linguistiques, en gestation ne réalisaient pas l'autonomie « culturelle » de la Flandre, ce n'est pas une mais deux douzaines de députés nationalistes que les prochaines élections enverraient à la Chambre et l'activité politique flamingante revêtirait des formes et développerait une action extrêmement dangereuses pour la paix publique et l'existence même du pays.

Vous voyez d'ici l'erreur, la criminelle erreur — je pense surtout aux Bruxellois, à certaine presse nationaliste et à quelques franc-quiillons et Wallons exaltés — qui oppose Belgique et Flandre, loyalisme et flamingantisme ou qui — cela s'entend et se lit encore — prétend découvrir dans celui-ci quelque entreprise camouflée de pangermanisme. En dépit de tous les drapeaux arborés à l'occasion du centenaire — conformisme populaire dont il ne faut pas plus exagérer que méconnaître la signification, en Flandre et en Wallonie — Dieu veuille que le peuple flamand n'ait jamais à choisir entre la Flandre et la Belgique !

Un véritable homme d'Etat — non, cher ami, il ne s'agit pas de M. Jaspas — évaluerait comme il convient cet élément psychologique du problème. Il ferait confiance au flamingantisme, il chercherait la solution de nos difficultés actuelles dans le sens des revendications flamandes. Il se garderait surtout, lors de l'élaboration et de la discussion des réformes nécessaires, de donner l'impression qu'il a plus à cœur de garantir les privilèges d'une minorité de censitaires exaspérés que les droits des populations.

C'est à ceux-là qui étalent, à temps et à contretemps, un patriotisme bryuant et flamboyant de sacrifier à la paix et à l'unité du pays leurs préférences. Autant ces préférences sont respectables

et doivent être traitées comme telles quand elles traduisent l'attachement à une culture, une volonté de liberté spirituelle, autant elles me paraissent sans valeur, surtout en face de l'enjeu politique en question, quand elles ne sont que l'expression d'un *cant* bourgeois, la dernière convulsion d'une domination de classe à son déclin.

CINQUIÈME LETTRE

Vous déplorez dans votre lettre, mon cher ami, que le mouvement wallon n'ait pas commencé, comme le flamand, par une mystique et vous regrettez qu'il ait pris, sous la pression des circonstances, cette allure de mouvement d'opposition qui limite sa valeur et son efficacité. La Wallonie finirait par prendre un visage fermé et dur, bien éloigné d'exprimer son âme joviale et fraternelle.

Combien vous avez raison!

Une grande idée-force anime cependant notre mouvement : la Wallonie, terre romane depuis plus de quinze siècles, représente dans la Belgique l'élément latin — roman — qu'elle a mission de garder, de cultiver, de faire rayonner. Malgré son apparence savante, cette idée est sentie par notre peuple et l'on est certain de cueillir en la développant les applaudissements enthousiastes de tout auditoire de chez nous.

Cette mission, nous l'accomplissons, en luttant avec une passion farouche contre toute intrusion du bilinguisme dans notre vie publique et en nous opposant à la création artificielle, d'îlots hétérogènes dans nos régions industrielles.

Mais, vous n'êtes pas sûr, dites-vous, que nous ne la trahissons pas en cédant aux exigences flamandes.

Le soupçon est grave — et ce serait une alternative tragique pour un Wallon que d'avoir à choisir entre la justice et le devoir héréditaire imposé par sa race.

Mais il n'en va pas ainsi.

Il faut admettre comme un fait, pour ou contre lequel nous ne pouvons rien, que la Flandre va s'efforcer de vivre de plus en plus de son propre fonds : elle a de riches ressources d'originalité, un tempérament puissant, un génie réalisateur. Déjà, elle entretient, avec d'autres pays que la France, un commerce suivi d'idées : il suffit de lire ses journaux et ses revues pour constater avec quelle curiosité elle se tient au courant de la vie intellectuelle en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et au delà. Ces divers courants se rejoignent, elle a assez de santé pour les assimiler, en faire une synthèse et traduire, dans une forme spécifiquement flamande, ses propres réactions et ses propres inventions.

La Wallonie, d'autre part, monolingue et peu perméable aux influences germaniques, continuera à vivre dans le rayonnement quasi exclusif de la pensée française; fortement différenciée, elle demeure capable de la repenser, de la passer au creuset d'un tempérament plus positif, plus disposé à chercher le réel dans l'action que dans l'abstraction.

Il s'en faut cependant que Flandre et Wallonie vivent repliées sur elles-mêmes, sans influence réciproque. Supposons même qu'un certain exclusivisme, conséquence de la réaction actuelle, pousse les Flamands à ralentir les échanges intellectuels avec les Wallons, des habitudes et des nécessités ont tissé entre les deux peuples un réseau tellement serré de communications que les infiltrations n'en persisteront pas moins. Les problèmes religieux et sociaux se poseront également de l'un et de l'autre côté de la frontière linguistique, les programmes et les soucis des grands partis politiques resteront communs, les intérêts économiques étroitement imbriqués continueront à être l'objet de préoccupations partagées et la facilité de plus en plus grande de se déplacer rapidement fera toujours passer un peu d'air wallon en Flandre et réciproquement.

Certes, les Flamands auront leurs sociétés savantes, leurs congrès scientifiques, leurs publications, leur presse sera plus spécifiquement flamande à l'image de leur vie intellectuelle et sociale et la Flandre accusera plus nettement ses caractères propres — mais le rôle que nous y pouvons jouer en tant qu'agents de la civilisation latine, s'il est plus difficile, demeure important.

Nous conservons, je n'en doute pas, un chemin d'accès à l'intelligence flamand : la langue française, qui ne reculera pas autant que vous le craignez, cher ami. D'abord, parce que le français a poussé en pays flamand, comme langue secondaire, des racines qui n'ont rien d'artificial, ensuite parce qu'on continuera à l'enseigner, et à l'apprendre, à cause du besoin auquel il répond.

Ce sera aux Wallons d'offrir aux Flamands des idées qui s'imposent par leur valeur et leur fécondité.

La diffusion d'une langue dans un pays étranger n'est intéressante que par la qualité des idées qu'elle véhicule et de la culture qu'elle entretient.

Peu me chaut que cent mille Flamands de plus ou de moins baragouinent assez de français pour parler du temps qu'il fait ou lire la *Dernière Heure*. Ce qui compte et ce qui incombe à la Wallonie, c'est de faire passer dans la pensée et dans la vie flamande des concepts et des mobiles d'action qu'élabore la culture française; c'est d'entretenir, aux portes de la Flandre flamande, un foyer de romanité — dans la littérature, dans les arts, dans la spéculation — assez puissant pour qu'il rayonne jusque chez nos compatriotes.

Si vous admettez qu'à son tour, la Flandre — dans une mesure moindre sans doute, mais appréciable — nous apporte sa part de valeurs intellectuelles, morales, artistiques, la Belgique ne réalisera-t-elle pas cette tâche dévolue aux pays de marche de servir de pont entre des civilisations différentes, mais voisines.

Ce qui est camouflé sera avoué et affiché. A la chimère d'une impossible unité psychologique ou de culture, d'une âme belge indéfinissable et introuvable, se substituera l'expérience d'une nation eu sein de laquelle s'épanouissent deux âmes, la flamande et la wallonne, deux cultures, la germanique et la française.

La vocation de la Wallonie dans ces nouvelles conjonctures est plus considérable que jamais — et le mouvement wallon atteindrait son but qui entraînerait nos élites à la hauteur de leur devoir.

FRANCE

« Pour ou contre la civilisation américaine »

M. Gérard de Catalogne mène dans Figaro une enquête sur le questionnaire suivant :

1° La civilisation américaine constitue-t-elle, pour la culture véritable, une menace dangereuse et ne risque-t-elle pas d'entraîner le monde vers une faillite des hautes pensées et des sentiments généreux qui aboutirait, à tout prendre, à une faillite même de l'homme?

2° Les Américains sont-ils, au contraire, de grands professeurs d'énergie capables de mener le monde sur une route nouvelle, et les résultats qu'ils ont obtenus dans le domaine commercial, économique et sportif, honorent-ils la race et le cerveau humains?

3. N'y a-t-il pas, dans notre vision actuelle de l'Amérique, quelques lacunes secrètes qui faussent notre jugement d'ensemble?

4° Que pensez-vous du témoignage des écrivains américains eux-mêmes (Sinclair Lewis, Menken, Valdo Franck, Lewishown, Thoreau) sur leur propre pays?

5° Pour résister à cet impérialisme politique et intellectuel, quels remèdes proposez-vous qui puissent s'accorder à l'état présent de l'Europe?

Voici la belle réponse de notre collaborateur et ami, M. Henri Massis :

L'Amérique, malgré l'apparence, a ses misères; un mal secret la travaille, qui est d'ordre moral et humain. Les principes inflexibles du puritanisme qui ont longtemps maintenu l'édifice, ces principes sont battus en brèche. L'âme américaine est divisée; elle s'engoue tout à tour d'étranges théories contre quoi un long passé de traditions intellectuelles et de critiques ne saurait l'immuniser, car il lui fait défaut. Voyez plutôt comme elle accueille ces doctrines avec une ingénuité qui nous désarme. Et comme les passions que ces débats soulèvent sont donc révélatrices de son trouble. Théories darwiniennes, théories freudiennes sont épousées là-bas avec tant de ferveur que les tribunaux se doivent d'intervenir. La notion de la race, de la famille risque d'en être corrompue!

Baudelaire, dans sa préface aux récits d'Edgar Poe, a des phrases prophétiques pour définir le mal qui, sourdement, travaille les Etats-Unis, ce pays gigantesque et enfant. « Fier de son développement matériel, anormal et presque monstrueux, dit-il, ce nouveau venu a une foi naïve dans la toute-puissance de l'industrie : il est convaincu, comme quelques malheureux parmi nous, qu'elle finira par manger le diable! L'activité matérielle, exagérée jusqu'aux proportions d'une manie nationale, laisse dans les esprits

bien peu de place pour les choses qui ne sont pas de la terre. » Et cela se paie dès ici-bas ! Edgar Poe lui-même, qui devait rester, aux Etats-Unis, un « cerveau singulièrement solitaire », considérait le progrès, la grande idée moderne, l'idole de son peuple, « comme une extase de gobe-mouches », et il l'appelait « les perfectionnements de l'habitable humain, des cicatrices et des abominations rectangulaires » !

Quant à la morale sociale en usage, rien à la fois de plus équivoque et de plus dur : elle s'inspire tout ensemble de considérations biologiques simplistes sur la supériorité des races et d'un moralisme hypocrite ! A la vérité, les Etats-Unis ont deux morales à leur usage : celle des esclaves et celle des maîtres. Il peut, en effet, nous sembler que le prolétariat américain possède une situation privilégiée parmi les travailleurs, parce que nous songeons surtout au *standard of life*. En fait, il subit la loi du plus fort, qui s'exerce même avec un rare cynisme. Voyez, par exemple, la fameuse loi de prohibition contre l'alcool. Elle n'existe pas pour la classe qui possède ; cette loi, disent ses représentants, n'est pas faite pour nous ; elle est faite pour le peuple — et de justifier la différence par des considérations de morale utilitaire qui vont au rebours de toute justice. Or, c'est le sentiment commun du juste et de l'injuste qui est au fond de la morale sociale comme de la morale tout court : qu'il s'agisse d'éthique ou d'hygiène, le bien est le bien, le mal est le mal. Il n'y a pas deux mesures. Aussi peut-on craindre que, parvenu à la saturation matérielle, ce pays ne connaisse, lui aussi, les révolutions et les troubles qui montent de la conscience trop longtemps violente. On n'a pas satisfait à tous les besoins de la conscience humaine en assurant à chacun une Ford et un bathroom ! Le bien social est une œuvre plus difficile à réaliser : il ne saurait être que le fruit de l'unité.

Le jour est venu où l'Amérique se ferme aux immigrants, où il lui faut vivre sur elle-même, prendre conscience de ce qu'elle est. Sa propre richesse l'illusionne, qu'au reste il lui faut protéger par une triple ceinture de prohibitions. Mais le mal, le danger est à l'intérieur. A cause de l'hétérogénéité des éléments qui la composent, à cause de son manque de traditions profondes, de culture authentique, il lui sera difficile d'avoir une véritable unité morale ; pour créer une civilisation, il faut un idéal religieux unanime.

Mais ce peuple, agrégat d'éléments humains, libres de traditions, de monuments, d'histoire, et sans autres liens que ceux mêmes redoutables dont leur œuvre commune est en train de la gratifier, ce peuple où se poursuivent les essais les plus fantaisistes et les plus inquiétants, ce peuple sans maturation réelle nous joue, dès aujourd'hui, bien des « scènes de notre vie future ». Comme dit Georges Duhamel, cette foi scientifique qui rend un peuple esclave de ses hygiénistes et de ses médecins, ce luxe industriel, fabriqué par des machines sans âme pour une foule que l'âme semble aussi désertier, cette dictature faussement moralisatrice, cette patrie dure, âpre, féroce, où l'Etat se mêle des affaires intérieures de l'homme, cette foule impure et lourde des grandes villes, pleine d'humains, de bêtes et de mécaniques, cette civilisation hargneuse défie toute description.

« Allons-nous être conquis à notre tour, nous autres gens des terres moyennes », voilà ce que M. Duhamel se demande avec anxiété au terme de son enquête. C'est ici que sa défense d'idéaliste sentimental et meurtri révèle sa faiblesse. Que nous propose-t-il pour endiguer cette vague terrible et pour sauver de sa fureur ce qui mérite encore de vivre. Au fond, de ce culte de la qualité qui le fait dénoncer avec épouvante les ambitions de la quantité, il n'y a rien qu'une sorte de ferveur individuelle, dont on ne méconnaît pas la noblesse pour avouer qu'elle est impuissante à sauver quoi que ce soit ; et l'on ne voit guère qu'une mélancolie dédaigneuse, un peu hautaine et finalement vaincue, qui puisse se satisfaire d'une telle protestation. Ce quelque chose de grand, d'auguste, dont il porte témoignage en Occidental vieilli, malgré les périls, au sein de réalités que nous jugeons indiscutables, on voudrait qu'il prit soin de le définir à nouveau. Je laisse à d'autres des traditions humaines ; je lui reprocherais plutôt d'être trop naïvement, trop commodément réactionnaire. Moins que de sa critique emportée jusqu'à la diatribe — les Américains nous ont dit sur eux-mêmes de plus dures vérités — c'est de son conservatisme timide, de son traditionalisme inquiet qu'ils lui feront grief. Aux maux dont souffre notre planète — et l'Amérique autant que nous, plus que nous malgré les apparences — il faut opposer autre

chose que de stériles regrets. Que répondra M. Duhamel aux quelques hommes qui, là-bas, s'efforcent de promouvoir un idéal de vie et qui, ne nous sentant pas sûrs de nos lois ni de nos institutions, nous déclarent : « Le moi de l'Europe dépérit ; il n'agit plus, ne parle plus, ne possède plus de concepts d'unité ». Invoquera-t-il la liberté, l'affranchissement de la pensée, de l'individu ? Mais ces « vertus modernes », ces titres de noblesse que revendique l'humanisme de M. Duhamel, les prophètes de l'Amérique de demain n'y voient que les « indices de la fin du Vieux Monde » et de sa désintégration, la preuve décisive que « l'Europe grouille dans la mort », comme l'écrit Waldo Frank.

C'est du destin de l'homme qu'il s'agit aujourd'hui. Contre la barbarie (savante et technique aux Etats-Unis, sanglante, idéologique en Russie), ni le dilettante, ni l'individualiste ne peuvent apporter rien qui vaille : tout au plus leur est-il loisible de se démettre, de s'exclure et de chercher un refuge au désert pour y nourrir de délicats dépts.

Mais de quoi souffrons-nous ? De nos pensées diverses, de nos lois différentes, de nos sciences inégales, de nos morales particulières, de nos éducations dissemblables : c'est d'une grande vérité ordonnatrice dont nous avons soif, d'une vérité qui nous rétablisse dans les traditions spirituelles, où nous retrouverons la promesse de nos destins civilisateurs.

* * *

Réponse du baron Ernest Scillièrre, membre de l'Institut :

1^o Le spectacle de l'Europe nous instruit trop bien sur l'aboutissement moral et social de certaines idées dites « généreuses », mais qui sont surtout ambitieuses, pour que nous consentions à nous payer de mots. La civilisation nord-américaine a su, jusqu'à présent, voir la nature humaine telle qu'elle est. Longtemps elle a conservé à sa très efficace volonté de puissance le cadre chrétien que lui avait légué le puritanisme. Je crois que par la foi, par les mœurs surtout, ce cadre persiste, au profit d'une grande partie de la nation : seules quelques grandes villes ou Etats, réceptacles d'une émigration moins fortement préparée à la vie sociale, ont subi une assez rapide évolution morale qui ne serait pas sans danger pour le pays si elle s'accroissait et se généralisait davantage.

2^o J'estime que les Américains sont des professeurs d'énergie sur bien des points. Ils ne conduisent pas le monde sur une route nouvelle, mais sur celle qui a fait de tous temps les peuples forts, celle de l'expérience synthétisée en raison. Les résultats obtenus parlent d'eux-mêmes à tous les regards non prévenus.

3^o L'Europe donne de plus en plus son adhésion, depuis deux cents ans, à une religion nouvelle que j'appelle le mysticisme naturaliste ou confiance dans la bonté de nature. C'est un très mauvais point de vue pour juger d'une civilisation dont je viens de rappeler les origines calvinistes. Mais le naturalisme étant en marche pour conquérir le monde entier, il est possible qu'on en vienne sous peu à se juger de plain-pied de part et d'autre de l'Atlantique.

4^o Je ne connais malheureusement pas assez à fond la littérature nord-américaine pour vous répondre pertinemment sur ses clairvoyances.

5^o Pour résister à tout impérialisme intellectuel ou politique, j'estime que l'Europe gagnerait à s'éloigner de l'illusion utopique pour revenir à un sain pessimisme psychologique corrigé par un ferme optimisme moral.

* * *

Réponse du comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France :

Pour répondre à un questionnaire sur la civilisation des Etats-Unis, il faudrait d'abord définir ces deux termes. Or, je ne suis pas sûr de savoir ce qu'on entend par civilisation, et je suis très sûr de ne pas savoir en quoi consiste l'essence de la civilisation des Etats-Unis. Dans cette masse énorme encore en fusion, comment distinguer l'or et les scories, l'acier et la paille ? Elle est, comme le cœur humain, un abîme de contradictions, ce qui la rend plus humaine qu'on ne le dit. La psychologie moderne, qui croit avoir découvert la dualité du moi — ou sa pluralité — laquelle était un lieu commun pour les théologiens du moyen âge, la méconnaît dans le moi collectif des nations. « Mixture » est leur nom de famille. Et elles ont plusieurs prénoms entre lesquels il est malaisé de discerner celui qui convient le mieux à chacune d'elles.

Les États-Unis sont matérialistes, sans doute; mais ils sont très idéalistes, puisqu'ils le sont jusque dans leur matérialisme; ils le sanctifient en cherchant son âme dans ce qu'ils nomment la mystique de la production. L'Amérique même « sèche » ne l'est nullement au sens figuré du mot. Sa sensibilité qui inonde même ses calculs est la plus fraîche et la plus abondante du monde.

Les États-Unis de Hearst, de Wall Street, et des Allemands grimés en Américains, ne doit pas nous rendre injustes envers les États-Unis de Myron Herrick, de Cincinnati, de l'American Legion, de tant d'hommes et de femmes dont la richesse est surtout celle du cœur et de l'esprit. Ce sont les plus représentatifs de leur pays, si les pays s'expriment surtout dans leurs élites, parce que ce sont elles qui commandent leur avenir.

Les livres sur les États-Unis sont souvent débordants de talent et même pleins de vérités. Mais où est la vérité? Je n'en trouve que des reflets fragmentaires et, par là même, déformants. Nous n'avons pas encore inventé un appareil de précision pour peser — et évaluer — les éléments d'une civilisation. Eléments qui ne s'ajoutent pas les uns aux autres, mais se combinent en proportions variables, de sorte qu'ils forment non un total, mais une synthèse qui ne sera jamais faite tant qu'elle sera vivante, c'est-à-dire inapte à se figer dans une formule.

Que l'Amérique, avec des vertus, ait des défauts (qui en sont peut-être la condition ou la rançon), nous ne devons pas le lui reprocher, surtout lorsque ces défauts sont les nôtres. Nous devons nous y reconnaître plutôt que nous en indigner. Par exemple, quand on débarque aux États-Unis, ce n'est pas sans quelques formalités où nos compatriotes devraient voir un hommage aux habitudes de notre Ad-mi-nis-tra-tion. On raconte que Sarah Bernhardt, invitée à remplir le méticuleux imprimé du service de l'immigration, inscrivit dans la case de l'âge: « Mon fils a trente-cinq ans; je dois donc avoir au moins neuf mois de plus ». La France, qui est une plus vieille dame que Sarah, et même une plus grande dame, et même une plus grande artiste, car elle l'est en tous genres et ses « créations » sont d'un autre ordre, doit avoir le même sourire, quand elle rencontre l'Amérique, cette grande jeune fille, qui est un peu sa fille. Elles se ressemblent moins qu'il le faudrait — et plus qu'elles ne le croient actuellement.

Français et Américains, dit-on, diffèrent surtout en ce que les uns sont professeurs d'énergie et les autres des maîtres de goût. C'est le débat du quantitatif et du qualitatif, des grandeurs et des valeurs. La conciliation — sur le plan politique, le seul que je n'ignore pas complètement — serait facile si nous emprunions leur énergie à nos amis américains qui auraient certainement le bon goût d'en être flattés. Certains nous engageaient même à suivre l'exemple des États-Unis plutôt que leurs conseils, à leur emprunter leur énergie pour ne pas leur payer l'argent qu'ils nous ont prêté dans un intérêt commun. De même, s'il s'agit du désarmement, leur exemple vaut mieux que leur conseil.

Mais — toujours en politique — au lieu d'emprunter à nos amis américains l'énergie que nous admirons, nous imitons leur esprit quantitatif que nous critiquons. Si leur politique est dominée par la mystique de la production, la nôtre est caractérisée par la surproduction des mystiques, ce qui la rend improductive. La France, qui est le pays du choix, se livre, à Genève, à la fabrication des alliés en série, au risque de perdre ceux qui nous sont donnés par la nature, et à la standardisation verbale du monde, au risque de mettre tout le monde contre nous. Mettons un peu d'énergie américaine au service d'une politique française, au lieu d'imposer tant de travaux stériles à la France qui, pour être elle-même, doit rester le pays des loisirs féconds.

Georges Claude

De M. Alphonse Berget dans *Candide, ces lignes sur le grand savant français* :

C'est un nom glorieux pour la science française et pour la science mondiale, que celui de notre éminent compatriote : ce nom signe, en effet, l'une des pages les plus brillantes du livre des applications de la science. Car, à notre époque où les besoins croissants de l'industrie, poussée à son paroxysme, font envisager avec effroi l'épuisement relativement prochain de nos sources de pétrole et de nos mines de houille, Claude vient d'apporter à l'homme une

réserve inattendue d'énergie, une réserve pratiquement inépuisable, avec l'utilisation de l'énergie thermique des mers.

Georges Claude s'est basé sur l'inattaquable principe de Carnot, qui nous enseigne que la puissance motrice d'une « machine thermique » ne dépend que de la différence des températures entre la source chaude et la source froide, en l'espèce, entre l'eau de la chaudière et celle du condenseur.

Or, il a remarqué que si l'eau des régions tropicales possède, à la surface, une température d'environ 25 degrés, cette température, à 1.000 mètres de profondeur, est constante et égale à 10 degrés seulement. Il y a donc, dans une couche liquide de 1.000 mètres d'épaisseur, une « source chaude », qui est l'eau de surface, et une « source froide », qui est l'eau profonde; et cette différence de température est produite sans effort, sans dépense de la part de l'homme. Georges Claude a pensé à l'utiliser.

Comment cela? Oh! d'une façon très simple. Sur le rivage d'une terre tropicale, comme Cuba, on immergera un tube long et de grand diamètre, pouvant plonger jusqu'à 1.000 mètres; on aspire, par des pompes, l'eau de cette profondeur qui arrivera à la surface avec sa basse température; l'eau tiède de la surface, placée dans un récipient où l'on fera le vide, se mettra à bouillir à 23 degrés « à cause de ce vide », et dégagera de la vapeur. Cette vapeur, on l'enverra à un autre récipient refroidi à 10 degrés par l'eau du fond, et elle se condensera. Mais avant de se condenser, elle aura passé sur une turbine qu'elle aura fait tourner et qui aura actionné une dynamo productrice d'électricité : un point, c'est tout. On aura donc de l'électricité sans dépenser de combustible; et, comme « sous-produit », par-dessus le marché, on aura du « froid », provenant de la basse température de l'eau pompée, ce qui, pour les régions intertropicales où la chaleur du jour est torride, sera un bienfait sans égal.

On le voit : c'est tout simple... en théorie; mais, en pratique?... Tous les misonnéistes, tous les manieurs d'éteignoirs, ont accablé de leurs critiques le projet de Claude; mais celui-ci s'est rappelé le proverbe arabe :

Les chiens aboient, la caravane passe.

Il a d'abord monté et fait fonctionner, devant l'Académie des sciences, un appareil en miniature qui, à l'aide de deux bocalux contenant de l'eau avec une différence de température de 20 degrés, actionnait une petite turbine, et excitait quatre petites lampes électriques : c'était la démonstration « qualitative ». Ceci acquis, il a fait une expérience « quantitative », à Ougrée en Belgique : utilisant la différence de température entre l'eau de la Meuse et une eau ayant une température plus élevée de 18 degrés, il a réalisé une expérience sur une grande échelle, où l'énergie produite atteignit 50 chevaux-vapeur. C'était le triomphe de l' « idée ». Mais les détracteurs ne se tiennent pas pour battus : « Attendons l'expérience de Cuba, disaient-ils; attendons la fameuse immersion du tube de 2.000 mètres ».

Eh bien! cette immersion est, aujourd'hui, chose faite. Après deux insuccès dus à des causes matérielles, grâce à une constance et une confiance inébranlables, le tube-géant, de 2.000 mètres de long et de 2 mètres de diamètres, est aujourd'hui posé : les premiers essais ont été fait et ont réussi, et les expériences de début ont donné une puissance de 500 chevaux. Quelle plus belle réponse pouvait-on rêver pour confondre les haïeux et les jaloux!

Tout cela, c'est parce que Claude a « osé » entreprendre ce travail colossal. *Audentes fortuna juvat*, disait Virgile : c'est toujours vrai. C'est en « osant » que Colomb a découvert l'Amérique; c'est en « osant » que Costes et Bellonte ont traversé l'océan; c'est en « osant » que Georges Claude avait déjà créé l'industrie de l'air liquide et celle de la synthèse de l'ammoniaque; c'est en « osant » que Leverrier a découvert la planète Neptune qu'il ne voyait pas et que Becquerel, Christophe Colomb de la physique moderne, a découvert le « nouveau monde » de la radio-activité dont Curie devait, deux ans plus tard, en « osant » lui aussi, découvrir la plus riche province.

Où, Claude est un « oseur ». Agé de soixante ans, membre de l'Académie des sciences, il est encore dans la force de l'âge, en pleine possession de son activité et de ses moyens, et nous pouvons être tranquilles... il continuera d' « oser », et ce sera pour des découvertes nouvelles.